



Je connaîtraï Luçon

journal de résidence
mars, avril, mai 2019

Antonin Crenn

dialogue avec

Venelles du temps

François Bon

Antonin Crenn
Je connaîtrai Luçon
Journal de résidence

mars, avril, mai 2019

dialogue avec

François Bon
Venelles du temps

août 2019

postface

Nous connaissons
Antonin Crenn

par **Brigitte Hybert**
et **Pierre-Guy Perrier**

août 2019

La Résidence biennale de création
en littérature jeunesse
organisée par le Pôle Lecture publique
Sud Vendée Littoral (Médiathèques intercommunales)

© Antonin Crenn, 2019

© François Bon, 2019

Mise en page : Antonin Crenn

Couverture : photo aérienne IGN, 6 juin 2006

Qu'est-ce que ça veut dire, au fond : connaître Luçon ?

ÉTÉ 2019

des notes,
comme celle-ci,
dans les marges

Avant de partir en résidence à Luçon, j'écrivais : « je ne connais pas Luçon ». Puis, j'ai passé deux mois à Luçon et ses environs, au printemps. Pendant ce temps, j'ai écrit souvent – le roman qui occupait déjà mon esprit, mais aussi mes impressions presque quotidiennes, sur mon blog. Au point que celui-ci est devenu une sorte de *journal de résidence*, dans lequel je me suis demandé ce que cela signifiait, au fond, « connaître un lieu ». Je me suis aussi posé un tas d'autres questions, qu'il est inutile que je présente ici puisque ce livre est, précisément, le recueil des billets parus sur mon blog pendant ma résidence : tout y est, je n'ai touché à rien. J'ai seulement ajouté quelques commentaires qui me paraissent utiles aujourd'hui : une navigation dans le temps, vers les autres entrées de ce journal, que le web permet si facilement et que le papier autorise différemment, ainsi que des bavardages dont je n'ai pas pu m'empêcher.

Avant de partir en résidence à Luçon, je ne connaissais pas François Bon. J'avais lu certains de ses livres, je le suivais sur les réseaux sociaux, c'est tout. Ce qu'il dit sur l'écriture m'intéresse, parce que j'écris, et parce que je me suis trouvé dans cette situation nouvelle : animer un atelier d'écriture. Et ce qu'il dit sur l'édition, aussi, je l'écoute avec attention. Il a créé la maison qui a publié mon dernier livre : ce n'est pas rien, ce qu'il a fait pour moi, à distance de quelques années. Mais, c'est seulement

une fois que j'ai commencé à connaître Luçon et à écrire sur mon expérience vendéenne que nous avons commencé à correspondre, François et moi, parce que ce lieu où je résidais est un lieu important pour lui. Et le thème de travail de ma résidence, précisément, c'est : le lieu. Et ce qu'il contient de souvenirs, d'émotions et de sensations, d'imaginaire.

Je serai à nouveau à Luçon à l'automne, pour un troisième et dernier mois. On pourra dire, à ce moment-là, que je connaîtrai Luçon mieux qu'au début. On pourra dire, surtout, que je serai plus vieux de quelques mois, que j'aurai grandi, que j'aurai continué d'apprendre des trucs. Sur moi, sur mon rapport au lieu, sur mon écriture, sur mon envie de partager les choses que je sais faire. Ce journal est une trace de cela.

Je n'écrirai pas ici la liste des personnes que j'ai envie de remercier : elles se reconnaîtront dans ces pages, qu'elles soient nommées ou non ; désignées de l'initiale de leur prénom ou bien présentes silencieusement, entre les lignes.

J'offre ce livre, plus largement, à ceux qui m'ont permis de me sentir ici chez moi, et à ceux qui m'ont emmené ailleurs.

Antonin Crenn

Venelles du temps

ÉTÉ 2019

Que c'est étrange : une image qui passe sur Instagram, et je découvre qu'il s'agit de ce territoire que chacun intérieurement à jamais on porte, celui de l'enfance. La mienne d'enfance, ce mouchoir de poche du marais vendéen.

Et voilà qu'un autre a décidé d'aller l'arpenter : comme s'il avait frappé à la porte de mes propres souvenirs. Ainsi avons-nous commencé à échanger avec Antonin Crenn. Je crois que c'était simplement lui dire, à ce gars que je ne connaissais pas, combien je serais attentif.

Peut-être une sorte de truille non avouée : et si moi-même je devais retourner, à soixante ans de distance, dans ce qui a été le décor et le sel, le substrat, la langue de mon enfance, dans ce pays que j'ai quitté à la fin de la sixième ?

C'est ce trouble, qui me travaillait sourdement. Le retour, je l'ai tenté : début des années 1990, avec alors trois enfants (et un quatrième qui naîtrait comme moi et mes deux frères à Luçon, et cela aussi était un trouble étrange) nous nous installions à Angles. Mais peut-être que dans le cours ordinaire de la vie il y a un moment pour que cela prenne autre valeur. Dans ces trois ans à Angles, bien sûr j'ai souvent retraversé Saint-Michel-en-l'Herm, réarpenté la pointe de l'Aiguillon, la Dive et la vieille digue, mais il n'était pas temps pour ce retour sur soi-même. Sinon, on ne revient que pour les enterrements.

Je crois aussi, dans cette période, que j'avais mis des remparts – justement pour la protéger, l'enfance : trop de supermarchés, de lotissements bon marché, les dégâts du tourisme de masse dans ce fil fragile de pins et de dunes qui est notre horizon et notre vie. Je m'intéressais aussi à ce qui autrefois m'était resté étranger : la préhistoire, ses cultes et monuments, ces pieds nus d'un chasseur paléolithique, ces tombes qui parfois surgissaient, l'hiver, quand le déplacement soudain du sable laisse émerger la vieille tourbe recouverte d'ammonites et nautilus géants. J'enquêtai sur ces autres témoignages d'enfance qu'étaient la dormeuse de Chaix et d'autres de nos guérisseurs, ceux qui parlaient aux morts. Et l'enclavement, laisser la voiture à la Roche-sur-Yon, changer à Nantes, rendait bien difficile, dans ces derniers temps de l'avant Internet, la vie professionnelle, quand bien même cette terre a été traversée d'écrivains, Rabelais marchant de l'Herminault à Olonne la première fois qu'il lui fut donné de voir la mer, où s'embarquerait l'équipée de son Quart Livre, Pérochon ou Simenon, qui prenait son essence à la pompe que tenait ma grand-mère, le portail bleu à Saint-Michel-en-l'Herm, face à l'église.

Est-ce que c'est cela qui s'est mêlé, dans ma tête, aux premières explorations d'Antonin Crenn : parce qu'écrivain, avec ses photos et ses billets de blog, ce n'est pas le canton d'aujourd'hui, tout rebaptisé Sud Vendée Littoral qu'il soit (cette parcelle de terre appartient de langue et tradition au Poitou, contrairement au nord de ce « département » créé de toutes pièces par Napoléon pour en

finir avec la chouannerie, et nous, quand on faisait le chemin de Saint-Michel-en-l'Herm à Luçon on lui tournait le dos et on l'abandonnait, le littoral), qu'il arpentait, mais bien ces dix ans qui m'avaient mené jusqu'à la classe de sixième, inaugurant qu'à Saint-Michel-en-l'Herm, dans un préfabriqué type Pailleron avec deux classes en vis-à-vis, on soit doté d'un collègue.

Entendons-nous bien ; je parle d'un autre temps, un temps qu'il n'est donné à aucun de nous de faire revenir au jour, l'enfance avant même la coupure de l'adolescence. Les premières lectures, les livres choisis, sentis et achetés chez Messe, à Luçon – Luçon qui était la grande ville, la première fois que sortant à sept ans de chez Van Enoo (là où mon père avait acheté sa Retinette Kodak puis sa caméra Bolex 8 mm), des lunettes sur mes yeux de myope me révéleraient des maisons à étage... Les instituteurs s'appelaient Galipeau et Boisseau (ma mère institutrice aussi, mais à la maternelle), et on finissait par une classe unique où les meilleurs affrontaient le certificat d'études, je crois qu'on était juste trois (je parle de l'école de garçons, les filles avaient la leur), Didier Richardeau, Roland David et moi, à cette prétention d'aller au collège plutôt que partir aux champs, à la pêche ou la forge...

Alors sont venus les noms : c'est encore place de la Boucarde que se rendait Antonin Crenn pour ses ateliers d'écriture (et qu'ils sont beaux, les textes concoctés par les collégiens). Le dialogue s'est amorcé par Facebook : on peut être sur la vigilance la plus critique, un tel outil, dans un tel contexte, ouvre à de la magie. Une petite remarque que je

fais, un souvenir qui me revient, et des inconnus qui viennent et les complètent. C'est une écriture normalement sans mémoire, une conversation comme au bistrot, ou lorsqu'on fait ensemble un trajet en voiture. Quand Antonin a suggéré qu'on garde ces conversations dans ce livre, je me suis comme hérissé intérieurement : quoi, comme ça, dans cet à-plat de l'oral, du jeu complice et tout allusif ? Et puis oui, que cela devienne alors règle du jeu, et vous les trouverez ici à la suite, dans leur fragilité, leur écho. Les réécrire ? Ah non !



le texte continue
à la fin de ce livre

François Bon

Je connaîtraï Luçon

Journal de résidence

Je connaîtrai Luçon

LUNDI 17 DÉCEMBRE 2018

Connaissez-vous Luçon ? Moi, non.

Je ne parle pas de Luchon (dans les Pyrénées) — on aurait pu le croire —, ni de Montluçon (dans l'Allier), ni même de suçon (dans le cou) — on aurait pu le croire. Non, c'est de Luçon que je parle et c'est en Vendée.

Je ne connais pas Luçon et je vais passer trois mois dans cette ville. C'est une *résidence d'écriture* et c'est la communauté de communes Sud Vendée Littoral qui m'accueille. Je suis très fier d'avoir été choisi et très excité à l'idée de partir là-bas. Et un peu impressionné, aussi, je dois bien le dire, car je serai alors *l'écrivain* : celui dont la présence dans cette ville n'est justifiée que par ses seules activités littéraires. Ce n'est pas rien. Et intimidé, aussi : parce que la plus grande partie de mes interventions auprès du public auront lieu dans des écoles et des collèges : je vais rencontrer les élèves et les faire écrire. Les accompagner dans l'acte d'écriture. Carrement. Autant dire que je suis investi d'une drôle de mission. J'ai très envie d'y être.

que je vais exercer pour la première fois (est-ce que je le leur ai dit, que je n'avais jamais animé d'atelier d'écriture ?)

Mon projet ressemble à ceci : puisque j'aime écrire sur les lieux — *à partir* des lieux —, j'aimerais voir dans quelle mesure on peut creuser ce même sillon avec les enfants et les adultes que je vais rencontrer. Ils connaissent leur lieu, eux, puisqu'ils y habitent. J'ai envie qu'ils m'en parlent, qu'ils le décrivent, que nous racontions des histoires ensemble à partir de ces lieux : un portrait du territoire, une exploration

sensible, une cartographie par l'écriture — enfin, vous avez saisi l'idée.



Pour l'instant, je me promène sur les cartes de la région. Autour de Luçon, il y a des marais, des canaux. Des grands espaces et des petits villages. L'océan. Je verrai tout cela en vrai, bientôt : à partir du mois de mars et au fil des douze semaines que je passerai à Luçon et dans les autres communes du coin.

Alors, à la fin, je connaîtrai Luçon.

Remonter le courant (la Vendée est une rivière)

SAMEDI 2 MARS 2019

qui s'appelle officiellement : médiathèque intercommunale Pierre-Menanteau

Je fais un peu d'archéologie. Je fouille dans mes papiers. À la médiathèque de Luçon, on prévoit une expo qui s'intitulera « dans l'atelier d'Antonin Crenn », qui durera le temps de ma présence là-bas. J'y montrerai mon travail comme si j'étais quelqu'un d'important. Plus précisément, ce sera autour du *Héros et les autres* : je vais étaler sur le

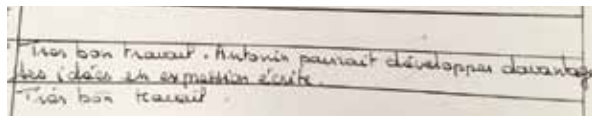
c'est cette ville du Lot
qui sert de décor au
récit

mur toutes les choses qui ont participé à sa création, autour d'un plan de Saint-Céré. Chaque lieu clé du récit sera lié à des images, des petits objets, des bouts de texte. Par association d'idées. Je ne montrerai pas seulement les choses qui m'ont servi concrètement pendant l'écriture (il y en a peu) : en fait, je vais inventer *après coup* une sorte de constellation. Je montrerai des livres que j'aime. Et aussi — c'est là qu'intervient l'archéologie — des petits bouts de vieux projets écrits ou dessinés quand j'avais l'âge de Martin, et qui contiennent déjà des motifs qui se sont retrouvés dans *Le héros*. Et qui vont continuer de se retrouver dans d'autres textes, je vous le garantis.



Là, j'ai quatorze ans. Je suis remonté un peu trop loin dans ma frise chronologique. On garde de ces trucs. Remontant encore le courant, je tombe sur ce carnet de notes (je suis en CM1) : la maîtresse

dit que je pourrais *développer davantage mes idées en expression écrite*. Comptez sur moi, maîtresse, je vais m’y appliquer.



Je prépare aussi, en ce moment, les ateliers d’écriture que je vais animer avec les jeunes Vendéens. Parmi les élèves que je rencontre en premier, à l’Île-d’Elle, il y aura des CM1 — je les inciterai à bien développer leurs idées en expression écrite, vous allez voir.



voilà l’Île-d’Elle sur la carte de Cassini...

J’aimerais bien que l’Île-d’Elle ait été véritablement, à une époque, une île — puis qu’elle se soit retrouvée dans les terres à cause de l’assèchement des marais. C’est probable, mais c’est sûrement plus compliqué que ça. Je creuserai peut-être la question.

c’est exactement cela : je peux le dire maintenant que j’y ai été



...et là, l’Île-d’Elle sur ma carte IGN

À l'Île-d'Elle, il y a une écluse qui s'appelle « le Gouffre », et puis une gare abandonnée devenue une maison particulière. Il y a une rivière qui s'appelle *la Vendée* (vous le saviez, vous, que la Vendée était le nom d'une rivière ?). Et il y a un monument aux morts en forme de bonhomme sur son piédestal. On ne va pas s'ennuyer, c'est sûr.

Je suis arrivé

DIMANCHE 10 MARS 2019

Comme c'est étrange. J'ai déployé tant d'énergie pour en arriver là : postuler aux appels à projets (définir un projet, donc), y croire, en avoir envie. Et puis j'étais si content d'être choisi, d'entendre au téléphone l'enthousiasme des organisatrices, de préparer mon expo à Luçon et mes ateliers d'écriture avec les mêmes des alentours... Mais, une résidence, c'est un peu plus que ça : c'est aussi « habiter » là-bas — et ce matin, franchement, de devoir quitter J.-E. pour aller m'installer dans cet endroit, un truc dans ma tête refusait de penser que c'était une bonne idée. On n'est pas souvent séparés longtemps. Ou plutôt, pour être exact : quand on est séparés longtemps, je ne me retrouve jamais *seul* pour autant (« cela fait partie de l'expérience de cette résidence, rappelle-toi », me dis-je intérieurement ; et c'est tout à fait vrai).

J'arrive à Luçon en fin d'après-midi. A. et C., que je ne connaissais que par téléphone, m'attendent sur le quai de la gare avec le sourire. En plus, il fait beau. Je hisse ma valise de mille tonnes dans le coffre de la voiture (je sais bien que j'ai emporté trop de livres, mais ça me rassure), on descend la

j'ai dû fantasmer
cette rue, car, en vrai,
elle s'appelle *avenue
Émile-Beaussire*

rue de la Gare (à gauche, le *restaurant de la Gare*, à droite, l'*hôtel des Voyageurs*), puis c'est la *place de la Cathédrale* et, déjà, c'est chez moi — oui, oui, « chez moi ». La maison donne sur un joli jardin : de ma chambre, je vois la flèche de ladite cathédrale. A. et C. s'en vont. Je range toutes mes affaires et j'appelle J.-E. pour lui dire que le lieu est parfait, qu'il est beaucoup trop grand, mais qu'il est agréable et confortable et joli et pratique et tout et tout. Puis, A. et C. débarquent à nouveau, avec plein d'autres gens, notamment S., que j'avais également eue au téléphone. Ce sont toutes celles et ceux avec qui je travaillerai dans les prochaines semaines : l'équipe de la médiathèque quasiment au complet. Ils ont cuisiné exprès : des quiches, des tartes, des gâteaux. Il y a des fromages terribles et des bons apéritifs. On parle de tas de trucs, c'est gai. Enfin, il fait nuit : ils partent d'un coup, me laissant de quoi manger (et bien manger) pour des jours. Je suis tout seul « chez moi », voilà.



Je crois que je me sens bien. Mes livres sont alignés contre le mur de la chambre. Sur la grande table de la salle à manger, j'écris ce billet rapide. Avant, — et cela me semble une autre époque, alors que, pourtant, j'en ai conservé tous les réflexes — avant, j'aurais déjà envoyé un message à ma mère (non, je lui aurai même téléphoné) pour lui dire : *Je suis bien arrivé*. Mais c'était avant. Encore avant, quand j'étais petit et qu'on n'avait pas les téléphones qu'on a maintenant, ma mère se serait connectée sur le Minitel et aurait consulté la page de mon école pour vérifier que *la classe verte était bien arrivée*. Je m'en souviens : elle m'avait dit que ça se passait comme ça.

Ce soir, j'écris seulement ce billet, qui sera lu par celles et ceux qui voudront bien s'y intéresser : voilà, *je suis arrivé à Luçon aujourd'hui*. J'y suis chez moi pour un mois.

Faire connaissance

MARDI 12 MARS 2019

Si on aime les vieilles pierres, Luçon, c'est chouette. Moi, j'aime ça, les vieilles pierres. Je n'ai pas encore visité la cathédrale, mais j'ai vu le château d'eau, qui est une autre cathédrale à sa manière, en béton 1900 avec des ornements beaux comme tout. Je l'ai vu hier quand il faisait soleil. Cet après-midi, il bruine gentiment.

J'ai pris les rues derrière « chez moi », qui portent des noms comme : rue de l'Aumônerie, des Chanoines, de l'Union-Chrétienne, du Grand-Carmel : vous voyez le genre. C'est à cet endroit

qu'on appelle : centre
aquatique Port'Océane
qui s'est reconnue

qu'on voit le Carmel, justement, et d'autres édifices magnifiques plus ou moins sacrés, et des hôtels particuliers aussi. J'ai suivi la rue du Port pour arriver au port — *feu le port*, parce que dans le port de Luçon, il n'y a plus d'eau depuis belle lurette. Ils l'ont comblé dans les années 70 : aujourd'hui, c'est une place en travaux avec un square et un bâtiment tout neuf (on me souffle dans l'oreillette que, du coup, il y a de nouveau *de l'eau* dans le port, puisque ce bâtiment est une piscine — merci à l'oreillette). Je remonte vers la ville. Je tombe sur une halle arrondie (c'est marrant) et un gymnase qui vaut le coup (il est en pierre : j'aurais cru une église ou une caserne de pompiers). J'arrive dans la *zone moche* (je crois qu'il faut dire « zone d'activités ») : j'avais repéré qu'il fallait venir jusque-là pour trouver le brocanteur, à qui j'achète deux cartes de Vendée.





Une « routière et kilométrique » dressée par Justin Vincent, agent-voyer, et une « touristique » qui vous dit où faire du cheval, et où trouver du congre, de la daurade ou des pétoncles. On cause. Il me montre un livre terrible sur Paris qui me fait drôlement envie, mais je ne suis pas là pour acheter des trucs sur Paris. Je me sauve (en vrai, je crois que je reviendrai l'acheter). En traversant des lotissements impossibles, je tombe sur une vieille connaissance (ouf) : une rue du Commandant-Charcot. Ça me fait plaisir. J'ai envie de voir le cimetière et c'est à ce moment que le crachin gentillet devient une pluie, une vraie : j'ai pris exprès mon imper acheté l'été dernier en Bretagne, ça ne m'empêchera donc pas de voir quelques monuments et de remarquer qu'il est écrit dessus, plus souvent que dans d'autres cimetières visités, « ici repose le corps de » (ils précisent « le corps »). Je reviens en ville, il ne pleut plus. Tiens, le château d'eau ! il est aussi beau qu'hier. Quasi en face de chez moi, il y a le jardin Dumaine. Je le parcours

ah oui, je l'ai fait :
billet du 15 avril : «les
insurgés du faubourg
(Luçon et ses ruines)

sur mon blog :
« Noms de lieux :
les deux Charcot »
(1^{er} mars 2019)

dans quelle fable de la Fontaine y a-t-il un baudet du Poitou ?

avant de rentrer : c'est grand et c'est chic, c'est le genre de parc dont les allées romantiques sont dessinées exprès pour qu'on s'y perde. Au fond, des buissons sont taillés en forme d'animaux : il y en a un, je me demande si c'est un baudet du Poitou.

Sans me vanter, ce soir, je peux dire que je connais Luçon mieux que ce matin.

Les lieux d'un roman

JEUDI 14 MARS 2019

Sur une carte de Saint-Céré, des pastilles rouges. Entre elles et les images, je tire mon fil rouge (littéralement) : des cartes postales (anciennes ou pas), des photos prises par moi ou par d'autres, des dessins, des extraits de texte, des pages de mon carnet. Ce sont les lieux clés du *Héros et les autres* : des lieux réels (à Saint-Céré), des lieux imaginaires (disons plutôt : fantasmés à partir de lieux réels), des souvenirs (des épisodes qui ont eu lieu dans d'autres endroits).







Je veux que l'expo soit foisonnante, qu'elle parte dans tous les sens, qu'on ne sache pas trop comment la regarder. Que l'œil soit accroché par une image, qu'il suive le fil rouge et tombe sur autre chose — une association d'idées. J'ai noté sur des soi-disant cartels le rapport que chaque chose entretient avec *Le héros et les autres* — parfois, c'est lointain : mais peu importe, car l'expo s'adresse aussi (surtout) à ceux qui ne l'ont pas lu. L'idée, c'est de leur montrer « comment je travaille » — non, disons plutôt : comment mes idées s'articulent autour de lieux, car c'est le thème de ma résidence. Sur le mur d'en face, les bibliothécaires afficheront une grande carte de Luçon et de ses environs : les visiteurs participeront à enrichir l'accrochage, en ajoutant une image, une photo, une pensée, un souvenir. Pour créer une *carte sensible du territoire*.

Cette expo, c'est « mon atelier ». Et, en vrai, mon « atelier », c'est surtout une bibliothèque. Alors, j'ai choisi quelques livres en rapport avec *Le héros et les autres* : sur l'adolescence, sur les sentiments très

purs et violents qu'on ne connaît pas très bien, sur l'imaginaire attaché aux lieux, sur les lieux ordinaires et magiques à la fois, sur les villes et les villages. Je les propose à qui voudra bien les découvrir, les feuilleter, en parler avec moi.



Je ne sais pas ce que j'étais venu chercher

VENDREDI 15 MARS 2019

ça répond à la question posée dans mon billet du 2 mars : «Remonter le courant (la Vendée est une rivière)»

J'ai quitté Luçon, guidé par un garçon qui a une voiture et de la conversation. Il m'a emmené en balade, sans me dire où : il m'a dit que ça valait le coup. L'endroit s'appelle : la Dive. C'était une île, et ça a gardé sa physionomie d'île, même après qu'on a asséché les marais alentour. Il m'explique que la plupart des villages du coin étaient des îles, mais qu'il faut faire un effort d'imagination pour le comprendre. Ici, je le perçois d'un coup : une rangée de maisons sur un plateau qui tombe à pic (quelques mètres) sur une vaste étendue monochrome — du vert, en ce moment, mais je conçois sans effort que ç'ait été du bleu autrefois, ou du gris, ou disons : la couleur de l'eau et du ciel.



On continue la balade. La route longe un genre de mur moche. Je demande : « C'est quoi ? ». Il ré-

pond : « Tu verras ». Six ou sept marches pour grimper le mur, et je comprends que ce mur est une digue : derrière, c'est la mer. Le plaisir, à ce moment, je ne vous dis pas. Les vagues strient la surface de petites lignes régulières. En face c'est l'île de Ré. On pousse jusqu'à la pointe, la pointe de l'Aiguillon. Sur cette langue de sable il n'y a d'autres empreintes de pas que celles des oiseaux. D'un côté, le fleuve, de l'autre l'océan.

Au retour, il y a un moment où il dit : « Je fais parler les gens à propos de lieux qu'ils aiment — non, d'ailleurs, pas nécessairement *qu'ils aiment*, plutôt *qu'ils choisissent*, et qui leur parle, qu'ils l'aiment ou pas : une émotion négative peut être belle aussi. » Par rapport à mon projet d'ateliers d'écriture, forcément, *ça me parle*.

Ensuite, il dit aussi, à propos d'un village breton où il s'est rendu quelques jours plus tôt : « Je ne sais pas ce que j'étais venu chercher là-bas, mais je l'ai trouvé ». Et ça, par rapport à ce que j'écris dans *Les présents*, ça a du sens.

Ma bobine

DIMANCHE 17 MARS 2019

Un déluge de grêle : ça pour une giboulée, c'est une giboulée. Puis, grand soleil. Je sors, j'achète *Ouest France* parce que je sais que ma bobine est dedans, dans les pages magazine du dimanche — je l'ai vu sur le web avant de sortir. Jeudi soir, au lancement de ma résidence, la journaliste et moi n'avons échangé que trois minutes : je trouve que ce qu'elle a écrit est drôlement juste, pour si peu de temps

sur le site de *Ouest France* : Écrire, « c'est l'envie de partager des émotions »

passé ensemble (c'est un métier, évidemment). Je suis content. La phrase qu'elle a mise en exergue est chouette : c'est une bonne idée de mettre en avant *l'émotion*, le sentiment. C'est dans cela que j'ai le plus envie de me reconnaître en ce moment. Je lis le journal à la terrasse du café du Commerce au moment où ça carillonne follement dans le clocher de la cathédrale, en face, sous un soleil éclatant. Et puis revoilà la pluie.

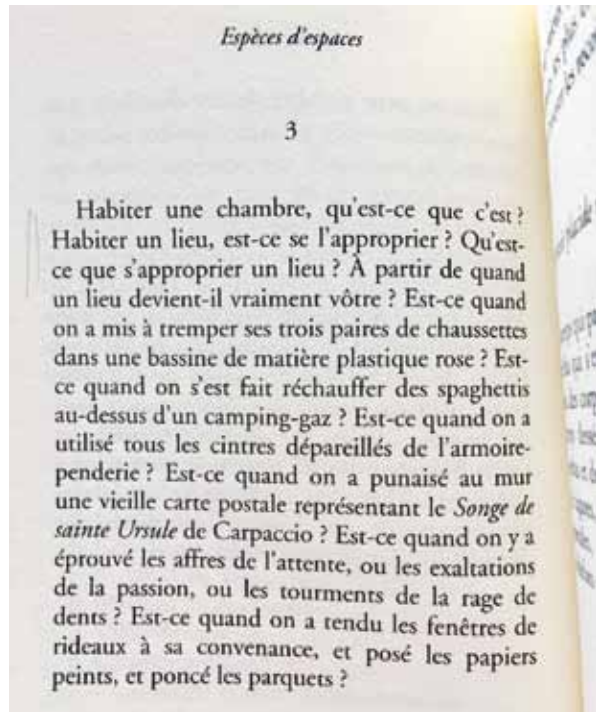


Réfugié à l'intérieur du café, je lis les autres pages : je tourne rapidement celle où l'on me voit, parce que c'est un peu bizarre de se regarder soi-même, devant tout le monde, non ? (il y a pas mal de gens à l'intérieur, tandis que j'étais seul en terrasse). Ma lecture finie, pour me donner une contenance, je sors mon cahier. Histoire d'avoir l'air de faire quelque chose. Ce que je note : des bouts de trucs que j'avais déjà mis de côté il y a quelques semaines et qui, placés dans un nouvel ordre, peuvent devenir le prochain chapitre des *Présents*. Je croyais être

bloqué, je ne le suis plus. Ce prochain chapitre est important, j'allais dire : mais en fait, ils le sont tous.

Habiter / résider

LUNDI 18 MARS 2019



« J'habite à Luçon » : est-ce une expression synonyme de « je suis en résidence à Luçon » ? Disons que oui. Habiter / résider. Habiter dans cette maison à Luçon, y être chez moi, cela commence-t-il lorsque j'y ai lavé mes chaussettes (et d'autres choses) pour la première fois ? Je l'ai fait, ça y est. Quand j'ai fait cuire des *spaghetti* (en l'espèce, c'étaient des *penne rigate*) sur la plaque électrique ?

c'était *Contre-ordre* :
voir le billet du 19 avril :
«Il possédait quelque
chose en commun avec
un être»

Georges Perec,
évidemment

Je l'ai fait aussi, plusieurs fois. Les cintres, dans l'armoire de la chambre, sont dépareillés : je le confirme, et je les ai presque tous utilisés. Je ne me suis pas permis de punaiser quoi que ce soit au mur, mais j'ai placé à la verticale, appuyé sur l'écran de la télé, le livre de Pierre Herbart que je n'ai pas encore lu : la couverture dessinée par Pierre Le-Tan fait office d'image décorative, qui meuble l'espace pour le faire devenir mien.

Je relis *Espèces d'espaces* pour me rassurer, en pensant à mes ateliers d'écriture qui débutent demain. Je fais un tour en ville. Habiter Luçon, y être chez soi, quand cela commence-t-il ? Lorsque je sais, en passant dans telle rue, que j'ai envie de tourner *dans cette direction-ci* aujourd'hui, alors que j'avais plutôt envie d'aller *dans cette direction-là* hier ? Lorsque je sais que, plutôt que de me perdre chez Hyper U (au secours), j'aime mieux faire mes courses à l'Intermarché, car c'est une occasion de passer devant cet abandonné sublime qu'est l'ancien séminaire, habité par des corneilles, dont la charpente mise à nu me fait penser à un squelette de baleine comme on les expose au muséum.

L'Île-d'Elle, première

MARDI 19 MARS 2019

le collège
du Golfe des Pictons

La voiture traversait une nappe de brouillard, j'aurais été incapable de dire où nous allions. Heureusement, je connaissais le programme : on allait à l'Île-d'Elle et, au volant, c'était G., l'instituteur. Une partie de ses élèves s'est mélangée avec les sixième du collège, qui avaient été préparés par É., la documentaliste, et S., la prof de français : avec la

La « boîte à vocabulaire » préparée par les sixième

petite troupe, on allait visiter plusieurs lieux dans le village. Moi, j'allais tous les découvrir ; les élèves en connaîtraient déjà certains, mais pas tous.



Ouf : le brouillard s'est dissipé. Ç'aurait été dommage de n'y rien voir. Quoique... ce voile de mystère aurait bien collé au genre de lieux qu'on a vus ce matin : un peu inquiétants, à l'écart du village, plus ou moins ingrats ou abandonnés. D'abord, le Gouffre : vous le saviez, vous, qu'il existait des ouvrages permettant de faire passer une rivière *par-dessus* un canal ? C'est précisément ce qui se produit ici, grâce à ce fameux « gouffre », et cela depuis trois cent cinquante ans. Le lieu est sonore (le bruit de l'eau, si fort qu'il masque celui de la route). Ensuite, on a vu ce grand bâtiment en forme de brique, construit tout en briques, dans lequel on fabriquait des briques : la briqueterie désaffectée. Première fois que je faisais de l'*urbex* avec des mômes : j'ai aimé ça. Direct, les histoires de zombies se mettent en route. La troisième étape, elle était sur-mesure pour moi : la gare. Évidem-

ment. Convertie en habitation, cette *gare*, mais une *gare* tout de même. Je n'étais pas seul à rêver en imaginant attendre un train sur ce quai, à l'époque où ils s'y arrêtaient encore : j'ai bien vu que d'autres aimaient ça aussi, fantasmer des voyages.

mais pour d'autres,
à l'inverse, le train
névoquait rien : ni rêve,
ni souvenir



L'après-midi, avec l'autre groupe, on a vu le cœur du village : la Place. Elle porte un nom, la place, mais pour eux, c'est « la Place ». Les gosses du primaire la connaissent bien : leur école borde l'un des côtés. Ceux du collège, pour certains, n'étaient jamais venus. En face, il y a un jardin et un monument aux morts — ça me parle, ça aussi, surtout quand deux enfants ont débattu pour savoir si ce soldat était un soldat en particulier, ou alors une allégorie (ils n'ont pas dit « allégorie », mais l'idée était là). Derrière, une médiathèque aménagée dans une ancienne bâtisse : à quoi servait cette maison, avant ? (ils n'en savent rien et moi non plus : imaginons, nous sommes là pour ça). Pour finir : la campagne. À la sortie du village, après le cimetière, une table d'orientation est placée. Elle indique les noms des clochers, des châteaux d'eau qu'on voit tout autour. G. me fait remarquer qu'on

l'école Jacques-Prévert

la médiathèque municipale de l'Île-d'Elle

aperçoit, au loin, la flèche de la cathédrale de Luçon — celle que je vois de la fenêtre de ma chambre : une présence déjà familière. Les lieux qu'on découvre, les lieux qu'on connaît. « Ce qu'on invente dans ces lieux », ce sera le programme de la prochaine séance.

Neuf ans à Rosnay

MERCREDI 20 MARS 2019



J'ai eu l'impression d'arriver à l'école de mes rêves, ce matin — il faut dire qu'il fait très beau aujourd'hui, et que ce détail n'y est pas pour rien. On a grimpé une petite route qui sépare le marais du bocage (les paysages changent, c'est vrai). Au volant : N., l'instituteur. Des vignes, du soleil, on entre au village. Là, tout de suite, c'est l'école de Rosnay. C'est joli comme tout et on voit que l'espace est rempli d'une belle atmosphère : les gosses arrivent les uns après les autres, sans traîner les pieds : on dirait même qu'ils sont contents d'être là — la suite des événements m'a confirmé cette

intuition. Ils m'accueillent avec chaleur, enthousiasme. Ils me montrent leurs plantations (des petites pousses en godet, arrosées avec amour) et les dessins sur les murs.

Ils m'ont posé des tas de questions sur moi, sur mes livres. J'ai vu que certains étaient épatés quand je leur ai dit que j'étais simplement comme eux : un enfant qui dessine et qui invente des histoires, et qui n'a pas cessé de le faire. Je crois vraiment que ça s'est passé comme ça, je ne raconte pas ça pour faire mon intéressant.



Chaque enfant a choisi un lieu qui lui est cher, situé à Rosnay : il peut s'agir de l'endroit où il vit, ou d'un autre, pourvu qu'il s'y sente bien. Ils vont inventer une histoire à partir de ce lieu. Ils ont hâte. Première étape : ils expliquent leur lieu à un camarade qui ne le connaît pas, et qui le dessine à partir de ce qu'il comprend. Deuxième étape : je les surprends (sans les frustrer, je l'espère) : un troisième enfant découvre le dessin du deuxième, il imagine

qu'il parcourt ce lieu, il écrit ce qu'il voit, ce qu'il ressent. Dans les prochaines séances, chacun reprendra « son » lieu, mais entre temps leur propre récit se sera enrichi du regard que les autres auront porté sur ce lieu. C'est l'idée.

Ils ont quitté l'école contents : non pas seulement contents de la quitter, mais contents d'y avoir passé un bon moment. Et je dis cela sans me donner l'importance que je n'ai pas : je suis sûr qu'ils sont contents, comme ça, tous les jours. Ça me donne envie d'avoir neuf ans à Rosnay.

Deux minutes vingt-huit

JEUDI 21 MARS 2019

chaîne YouTube de
la communauté de
communes Sud Vendée
Littoral

On regarde cette vidéo et, comme par magie, on comprend d'un coup ce que je suis venu faire en Vendée.



«

François Bon On suivra !

Antonin Crenn Oh oui, qu'on me suive ! Jusqu'à Luçon !

François Bon Je t'y ai précédé... y a 65 ans !

Antonin Crenn Je sais ☺ J'irai aussi à Saint-Michel-en-l'Herm animer un atelier d'écriture au collège et à la maison familiale rurale... !

François Bon Là que j'étais en 6^e (mais c'était des préfab sur ancien champ de foire) !
– reco : les dictionnaires et glossaires (noms de lieux vendéens) de l'infatigable

bosseur qu'est **Jean-Loic Le Quellec**, à quelques encâblures sous le même ciel...

Antonin Crenn Super, merci ! les noms de lieux, ça me botte. Je vois qu'ils sont au catalogue de la médiathèque, je vais les chercher !

François Bon Tu verras, un monde...



Des cigognes (et puis quoi encore)

VENDREDI 22 MARS 2019

Vous le saviez, vous, qu'il y avait des cigognes en Vendée ? Moi, non. Je croyais qu'elles n'existaient qu'en Alsace, où elles font leur nid sur les cheminées, et au village des Schtroumpfs, où elles apportent les bébés les nuits de lune bleue. Quand j'y pense : c'était la pleine lune, quand W. m'a emmené voir les cigognes. Ça ne peut pas être un hasard.

Il y a tout, finalement, en Vendée. Par exemple : on croit que la côte vendéenne n'est qu'une immense plage de sable à perte de vue — mais, en vrai, il y a aussi des falaises. Elles sont à Jard-sur-Mer : je les ai vues. La plage comme on l'imagine, c'est celle de la Tranche, que je me rappelais vaguement : j'y ai été, même, mais impossible d'en retrouver un autre souvenir que celui du sable et de l'eau.

billet du 12 mai :
« On allait au bord
de la mer »



Le jour des cigognes, on revenait de la Tranche, justement : W. a arrêté la voiture à Lairoux, il m'a expliqué ce qu'est le *communal*, et il m'a dit « Tu vas voir ». Et j'ai vu les cigognes. Perchées sur leurs longues pattes, fouillant l'eau et, visiblement, y trouvant leur bonheur : elles renversaient la tête en arrière pour avaler leur proie — ce qu'elles mangeaient, je ne sais pas. Et puis, le soleil s'est couché. Les cigognes aussi, peut-être. Comment savoir.

Le chemin qui bifurque

SAMEDI 23 MARS 2019

Les cartes topographiques IGN, ce n'est pas rien. La mienne est étalée sur la grande table de la salle à manger depuis le premier jour. Je m'y promène.



Aujourd'hui, vu le soleil de fou qui brille sur Luçon, je suis parti me promener en dehors de la carte : sur le territoire. J'ai quitté Luçon par la rue du Port, qui se prolonge dans la campagne. Juste après la dernière maison, j'ai tourné à gauche : une petite route bifurque vers les marais, se prolonge en un chemin mignon bordé de bassins : des oiseaux

« La vérité ! s'écrie Gabriel (geste), comme si tu savais cexé. Comme si quelqu'un au monde savait cexé. » (Raymond Queneau, *Zazie dans le métro*)

vivent là-dedans, ça bat des ailes à mon passage. La carte IGN prétendait que ce chemin aboutissait sur la piste cyclable le long du canal de Luçon, remontant ainsi vers la ville — eh bien, ce n'est pas vrai. J'en suis le premier étonné, mais je vous le dis comme je l'ai vu : la carte IGN ne dit pas la vérité. Il y a un canal étroit (mais infranchissable) qui sépare cet endroit de l'autre canal, celui longé par la voie cyclable. Tant pis, j'ai rebroussé chemin : l'endroit est joli, je ne suis pas fâché d'y passer une deuxième fois.



Cette photo n'a pas été prise d'ici, mais d'un autre endroit situé à proximité : le pré communal de Beugné-l'Abbé. Un peu selon le même principe : on va jusqu'au bout du chemin (qui est plus joli que l'autre, d'ailleurs), puis on retourne sur ses pas. Vous ne me croirez pas si je vous dis que j'y ai vu une cigogne, à nouveau. Mais, c'est la vérité. En plus, c'est à deux pas de la maison où je logerai au mois de mai : quelque chose me dit que je reviendrai traîner dans ce coin-là.

billet du 22 mars :
« Des cigognes
(et puis quoi encore) »

et pas qu'un peu,
en effet

Il est fin, ce roman, discret et à la fois porteur d'un univers personnel en pleine expansion

DIMANCHE 24 MARS 2019



@bookalicioustv

Sur l'[Instagram](#) de *Bookalicious*, oh, cette photo. Et je lis ceci : « Il est fin, ce roman, discret et à la fois porteur d'un univers personnel en pleine expansion. Antonin Crenn raconte l'évolution d'Alexandre, qui se retrouve à vivre seul dans un petit espace qu'il doit réorganiser alors que des pliures traversent l'appartement d'un ami, et que l'impasse où habite un autre disparaît parfois. Au fil d'une écriture poétique et minutieuse, tendre et précise, c'est un véritable jeu de miroirs qui se met en place, reflétant une connaissance pointue de Paris, un goût certain pour l'architecture et un joli rapport au passage à l'âge adulte. À la fois roman d'apprentissage et roman urbain, *L'épaisseur du trait* dessine un espace à géométrie variable, mais toujours positive. »

L'arbre, la mairie, la bibliothèque

DIMANCHE 24 MARS 2019

On s'attendait à voir des cars de touristes stationnés sur la placette : les gens venus du monde entier pour déambuler dans les rues de Saint-Juire-Champgillon, à la manière des fans d'Amélie Poulain posant devant les lieux-clés d'un Montmartre en carton. Eh bien, non : bizarrement, nous étions les seuls. Autour de l'église, des chats se disent : « chouette, enfin des touristes ! » mais, moi, je ne les photographie pas, au risque de les frustrer.

Saint-Juire ! Tout de même ! C'est ici que le maire, Pascal Gregory, voulait construire sa médiathèque, à la place du fameux arbre. *L'arbre, le maire et la médiathèque* : c'est mon film fétiche. Pas de panneau à l'entrée du village pour nous accueillir : « Bienvenue chez Éric Rohmer ». Étrange.

par Éric Rohmer, 1993



Oh, la bibliothèque ! Elle est choupinette, cette bibliothèque (tout le village est comme ça : joli).

Ce n'est pas la médiathèque promise dans le film, évidemment — et tant mieux.

Voilà la petite mairie, mignonne comme tout. Elle abrite la bibliothèque, dans le même bâtiment. J'ai fait ces deux photos. La première, on l'appellera : *L'arbre, la mairie et la bibliothèque.*



Et la seconde, *La bibliothèque, l'arbre et la boîte aux lettres de la mairie.*



En face, une ancienne école (on la reconnaît à la

forme de l'architecture et au marquage au sol dans la cour). Savoir si c'est là que sont tournées les scènes avec l'instituteur, Fabrice Luchini, j'avoue que je ne m'en rappelle pas. Aujourd'hui, ça a été reconverti : c'est l'atelier d'un artisan du bâtiment. La nouvelle école a été placée à l'écart du bourg, elle est toute neuve (voici donc, tout de même, un *projet architectural contemporain*). Sur la vitre, ces deux affiches : on ne manque pas de distractions, dans le coin : concours de pêche et résidence d'auteur (l'auteur, c'est moi).



Sur une parcelle attenante, des animaux bien peignés, qui pâturent et se laissent caresser. C'était beau comme tout, cette promenade.

Tentative d'épuisement d'un lieu nellezais

LUNDI 25 MARS 2019

« Il y a beaucoup
de choses sur la place
Saint-Sulpice,
par exemple... »
(Georges Perec,
*Tentative d'épuisement
d'un lieu parisien*)

Il y a beaucoup de choses sur la place de l'Île-d'Elle, par exemple : un arbre qui parle et qui craint d'être abattu, un jeune homme timide n'osant pas déclarer sa flamme, un spécialiste des monuments aux morts tombant nez-à-nez avec une vieille connaissance, un cantonnier qui déteste les mômes (et ceux-ci le lui rendant bien), un vieux Japonais se rappelant son enfance grâce au cerisier en fleurs, et bien d'autres choses encore.

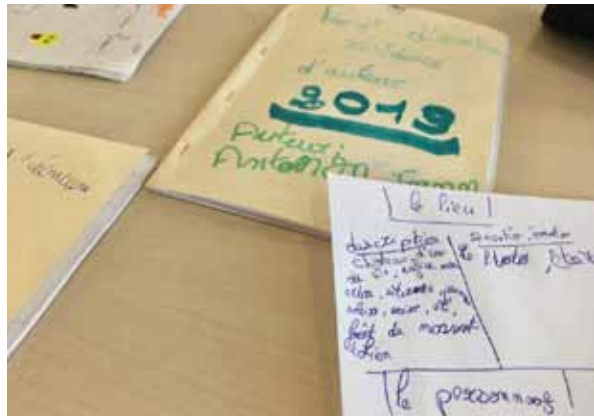
La « place » est l'un des lieux nellezais (j'ai cherché : c'est ainsi qu'on nomme les habitants de l'Île-d'Elle) choisis par les élèves de l'école Jacques-Prévert et du collège du Golfe-des-Pictons.



Dans les autres lieux, oh, ils n'ont pas manqué d'imagination non plus. À la table d'orientation, ils

ont vu un homme innocent évadé de prison et se nourrissant du fruit de la pêche pendant sa cavale ; et aussi un être minuscule utilisant l'éolienne comme un manège de fête foraine. Près de l'écluse du Gouffre, ils ont installé un groupe de vagabonds, dont l'un vient de gagner au loto ; au même endroit, un jeune père raconte à son fils les promenades qu'il faisait là quand il était lui-même enfant. Dans la briqueterie, on se donne rendez-vous la nuit pour se faire peur. Et l'ancienne gare, alors ? elle est hantée, évidemment : on s'en doutait dès la semaine dernière.

billet du 19 mars :
« L'Île-d'Elle,
première »



On a commencé d'écrire aujourd'hui les histoires inventées de ces lieux réels. La collection de tout ça, ce sera beau, ce sera drôle.

«

François Bon En bib tu devrais trouver livre de Louis Dubost qui s'appelait *L'Île d'Elle*.

Antonin Crenn Merci, je note !

François Bon Renvoie à univers familial, l'école de Coëx où officiait mon grand-père maternel durant dernière guerre...

»

Je connais la Boucarde

MARDI 26 MARS 2019

«

Antonin Crenn Les lieux de Saint-Michel-en-l'Herm : le collège des Colliberts (une pensée pour **François Bon**).



François Bon Oh la la, je n'ai aucune trace photographique, mais nous c'était 2 préfabs « Pailleron » symétriques, place de la Boucarde ! s'appelle-t-elle encore comme ça, au moins ? il est gros probable que je vienne y faire un tour avant l'été, je te préviendrai si t'es toujours dans le coin – suis sûr que des noms que j'ai connus continuent d'être dans les jeunes têtes que tu croiseras !

Antonin Crenn Et comment, qu'elle s'appelle encore comme ça, la Boucarde ! Je fais choisir aux ados le mieux sur lequel ils veulent écrire : plusieurs ont choisi celui-là.



Antonin Crenn Il paraît que ça ressemble à ça, aujourd'hui. Je suis à Luçon jusque fin mai, bienvenue chez toi si tu passes dans le coin !

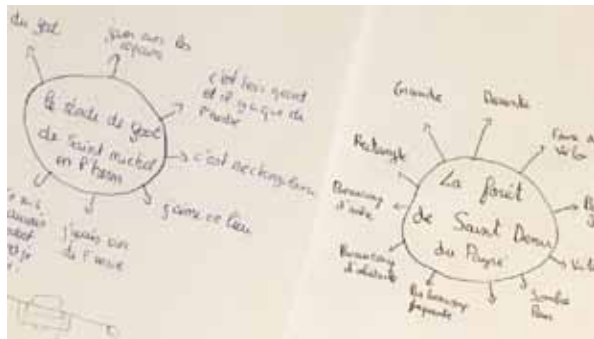
François Bon « Skate park » : j'avais un skate park, moi, de mon temps ?

Antonin Crenn C'est un beau spécimen, ce skate park.

»

Ce matin, je ne savais pas que ça existait, la Boucarde. Je suis arrivé en avance pour l'atelier d'écriture à Saint-Michel-en-l'Herm, alors j'ai fait un petit tour dans le bourg. Et, comme je suis passé devant le collège des Colliberts (c'est-à-dire : le collège d'où viennent les élèves qui se mêleront à ceux de la Maison familiale rurale, tout à l'heure), je l'ai pris en photo pour la publier sur Facebook. Puis, j'ai vu l'église, le monument aux morts, la mairie. Je ne suis pas passé par la Boucarde. J'ai découvert Saint-Michel-en-l'Herm comme un touriste — cette petite ville du marais à quinze kilomètres de Luçon (c'est écrit sur le panneau Michelin, c'est pour ça que je le sais).

L'atelier commence : les élèves forment des groupes de trois ou quatre : chacun pense à un lieu et l'explique aux autres pour le décrire, en extraire des mots, des émotions, des actions qui deviendront nos outils pour raconter une histoire. Plusieurs élèves ont choisi : la Boucarde. Parce que c'est l'endroit où ils se retrouvent entre copains.



Sur Facebook, François Bon me dit qu'à l'époque où il était au collège à Saint-Michel-en-l'Herm, ce

collège-là n'existait pas encore : les cours avaient lieu dans des préfabriqués posés sur la place de la Boucarde. Encore la Boucarde, toujours la Boucarde ! Mais, précise-t-il, à l'époque où il avait l'âge des élèves avec qui j'ai passé la matinée (et avec qui j'ai aussi déjeuné, et très bien déjeuné d'ailleurs), il n'y avait pas de *skatepark* sur la Boucarde. Les temps changent.

C'est drôle, de découvrir ce bourg à travers ce qu'on veut bien m'en dire : aucun des lieux que j'ai été voir pendant ma visite touristique express n'a été évoqué ensuite, pendant l'atelier, par les élèves. Ensuite, j'ai été voir quelques-uns des lieux qu'ils ont choisis, eux, avec dans la tête les descriptions qu'ils en ont données. J'ai vu l'étang. Et puis, surtout, j'ai fini par la voir, cette place dont tout le monde parle.



Je suis le dernier des derniers à la connaître, mais maintenant — ouf ! — je suis à niveau : je connais la Boucarde.

«

Antonin Crenn Les belles lettres : la poste.



François Bon Incroyable...

Antonin Crenn Il y a quelques curiosités esthétiques dans cette bonne ville de Saint-Michel-en-l'Herm !

François Bon Si tu veux accès au château, accès possible via le poète marseillais Dominique Sorrente (il est sur Facebook)

«

Antonin Crenn Les belles lettres : le panneau Michelin.



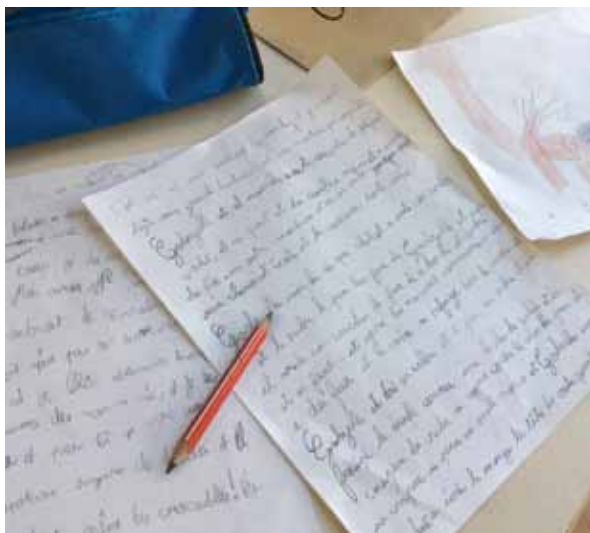
François Bon Je peux t'assurer que dans ma tête ça dit encore « Luçon 15 Saint-Denis-du-Payré 6 », le panneau y était déjà en 1960...

»

Paysage surprise

MERCREDI 27 MARS 2019

Vous le saviez, vous, que Godzilla vivait caché dans un étang de Vendée ?



Ce matin, deuxième séance d'atelier d'écriture à l'école de Rosnay. Maintenant vous savez.

La Faute à qui

VENDREDI 29 MARS 2019

J.-E. est venu me voir de Paris. Alors, à Luçon, on a fait comme des Parisiens : on a pris le bus. La différence c'est qu'au lieu de nous mener, par exemple, à Gambetta ou à la porte de Charenton, ce bus-là nous emmène à la mer.



Arrivés à la Faute-sur-Mer, on tombe sur cette plaque de rue : avenue de la Plage. Fastoche. On descend cette avenue et on trouve la plage. Notre projet déclaré était de marcher le long de l'eau jusqu'à la pointe d'Arçay, puis, une fois atteinte l'extrémité de terre bordée par l'océan et l'estuaire du Lay, de faire le tour de la presqu'île en longeant, cette fois, le fleuve. J'avais étudié la carte topographique IGN.

on commence à bien se connaître, elle et moi



Sur cette plage, on peut marcher des heures en plein soleil, le vent dans la tronche, sans croiser un chat — ce n'est pas étonnant, puisque les chats n'aiment pas l'eau. Seuls au monde, heureux comme tout. On marche, on marche, on n'en voit pas le bout. Que c'est bon, de ne pas voir passer le temps ni les kilomètres ! Jusqu'à ce que, soudain, on se rappelle qu'on a un bus à prendre, pour rentrer à Paris (pardon : à Luçon). On calcule : cela fait presque deux heures qu'on marche sur la plage ; le bus part dans deux heures. On conclut : on ne fera pas le tour de la pointe. Ce qu'on attend de la carte topographique IGN dans un pareil cas, c'est de nous sauver la vie. Il se trouve qu'elle indique plusieurs chemins de traverse qui, théoriquement, permettent de court-circuiter la grande boucle pour rejoindre la rive du Lay depuis la plage, en coupant la mince langue de terre. Eh bien, on les a cherchés, ces chemins, dans le sable de la plage, dans le sable de la dune, dans le sable de la lande. Jamais trouvés.

Nous avons été condamnés à refaire le même chemin, exactement, en sens inverse. Cette route fabuleuse, c'est-à-dire cette plage absolument solitaire, le bruit du vent et celui de l'océan. Le soleil n'a pas cessé de briller une seconde, pas un nuage en vue. À ce régime-là, je vous le donne en mille : non seulement on a subi une balade merveilleuse, mais, en plus, on a bronzé. La faute à qui ? à l'IGN, encore une fois.

billet du 23 mars :
« Le chemin qui
bifurque »

Pour me faire plaisir

DIMANCHE 31 MARS 2019



allez, je vous le
montre : billet du 20
mai : « Le beau vélo »

J'ai visité Beugné-l'Abbé avec J.-E. On arrive par la départementale — en réalité, on marche sur la piste cyclable, en imaginant comment j'emprunterai cette même voie lorsque j'habiterai dans ce coin, à partir du 21 avril. Je logerai alors à la limite de Luçon et de Beugné-l'Abbé et j'aurai un vélo.

Sur la route, on voit un café. Oh ! un café. Ça fait plaisir, cet indice de vie humaine dans un décor qui, je ne vous le cache pas, est relativement calme par ailleurs. En face, ce magasin de cycles, qui a vécu — puisqu'on parlait de vélo à l'instant.

Ouest France, 30 juin
2013 : « La chapelle
de Beugné-l'Abbé est
mise en vente »

Quelle drôle de chose : la chapelle est à vendre. *Ni dieu ni maître*, dit le graffiti à l'entrée. J'ai vérifié : dieu est parti il y a plusieurs années, effectivement. Le lieu a été désacralisé. Quant au maître, il est encore là, mais il aimerait se débarrasser de son bien : cette bâtisse cherche un nouveau propriétaire. Tout autour, je vous le dis comme je le pense : le village est charmant, absolument charmant.



Mais, le but de la balade, c'est le communal. Je caresse secrètement l'espoir de montrer une cigogne à J.-E. — et nous tombons pile sur celle de l'autre jour, qui me reconnaît.

billet du 23 mars :
« Le chemin qui
bifurque »





Amis ornithologues, dites-moi que cette plume est une plume de cigogne. Peu importe si ce n'est pas vrai : dites-le-moi pour me faire plaisir, puisque je l'ai ramassée et que je la garderai précieusement.

«

François Bon C'est les Rita Mitsouko autrefois qui habitaient là...

Antonin Crenn Aux Magnils-Reigniers ?! Incroyable !

»

Les lieux et les faits (divers)

MARDI 2 AVRIL 2019

Heureux habitants de Saint-Michel-en-l'Herm et des environs : ils ne savent pas encore quels drames se déroulent dans leur petite commune — et, surtout, dans la tête et sur les cahiers des jeunes gens du collège des Colliberts et de la Maison familiale rurale.

Tenez, je vous le dis, à vous, ce qui se trame dans leur imagination : sur la place de la Boucarde se nouent des intrigues amoureuses qui finiront en

billet du 26 mars :
« Je connais la
Boucarde »

Philémon, par Fred

c'est J.-E. qui m'a soufflé la référence, à cause d'Edgar Morin

crimes sanglants ; du fond de l'étang de Saint-Michel-en-l'Herm resurgit le passé et, avec lui, la culpabilité des collégiens ; un petit garçon visitant avec angoisse les maisons du village de Puyravault s'aperçoit que celles-ci, vues du ciel, ont la forme des lettres de son propre prénom (on aurait pu l'appeler Philémon, à cause du naufragé du A) ; de la place de l'église de Champ-Saint-Père au *skate-park* de l'Aiguillon-sur-Mer, une bande de cinq amis est décimée (par l'un d'entre eux, mais je ne vous dis pas lequel) ; un garçon perdu dans la forêt de Saint-Denis-du-Payré est en proie à des cauchemars étranges ; des jeunes filles partant faire du shopping à la Faute-sur-Mer ont vent de disparitions mystérieuses (et jouent le *remake* de la rumeur d'Orléans) ; un rendez-vous innocent entre quatre amis sur la place de Sainte-Gemme-la-Plaine tourne morose à cause de rancœurs inavouées (et la police s'en mêle au rond-point de Luçon) ; un garçon pose un lapin à ses amis sur la place de Péault, qui découvrent la raison de son absence en voyant les faits divers à la télé (il s'est passé un truc au stade de Saint-Michel-en-l'Herm, dans le genre affreux).



Vous êtes prévenus, maintenant. On termine ces histoires (et on les peaufine) après les vacances.

Il n'y a pas de grande différence (Rosnay, troisième)

MERCREDI 3 AVRIL 2019

Quand les enfants me demandent « comment je suis devenu écrivain » et que je leur réponds que la question pourrait être, plus justement, « comment je le suis resté », je suis sincère : c'est vraiment ce que je ressens. Il n'y a pas de grande différence entre ce que je fais aujourd'hui et ce que je faisais il y a vingt-cinq ans, quand je dessinais des trucs compliqués que j'expliquais à mes parents, pour leur raconter l'histoire que j'avais en tête. Tous les enfants font pareil. Il y a une différence bien plus grande, par contre, entre moi et cette sorte d'adultes qui, un jour, cessent de dessiner, d'écrire, d'inventer, de créer, de s'exprimer. Avec des adolescents, parfois, on est déjà presque passé de l'autre côté, et il faut souffler sur la flamme pour la raviver. Il y a des gens qui font ça formidablement, entretenir la petite étincelle : des profs qui y croient — et leurs élèves ont de la chance. Je crois que c'est aussi pour ça que le courant est bien passé entre moi et les gosses de l'école de Rosnay (et je dis exprès « les gosses », parce qu'ils ont lu mon autre billet dans lequel je disais « les gosses » et qu'ils ont tiqué : « on est des *gosses*, nous ? » — eh bien oui, je persiste et je signe : vous êtes des gosses, et même de chouettes gosses !)

billet du 20 mars :
« Neuf ans à Rosnay »

Il n'y a pas tant de différence, alors, entre ce qu'ils ont fait pendant l'atelier et ce que je fais, moi. C'était précisément l'expérience que je voulais mener : le point de départ (un lieu), les outils (la

description, le dessin), et l'histoire qui se déroule toute seule : c'est ce que j'aime faire, pour moi, et je voulais l'essayer avec eux. Aujourd'hui, ils ont peaufiné leur histoire en corrigeant, en développant le texte écrit la semaine passée, qu'ils avaient tapé et imprimé (un travail de *correction sur épreuve*, dirais-je, pour jargonner). On a pu entrer dans la finesse, dans l'écriture véritable. Ils se sont trouvés dans une position que je commence à connaître : celle de l'auteur poussé dans ses retranchements par l'éditeur.

Pascale Goze, mon
éditrice chez Lunatique

À l'une, qui passait subitement, dans sa narration, du passé au présent, j'ai dit ce que m'aurait dit Pascale : « soit tu as une excellente raison de le faire, et c'est une bonne idée ; soit tu n'y tiens pas, et on corrige ». Et, en fait, c'était bien, cette rupture de ton, de rythme : on l'a gardée — l'important, c'était d'en prendre conscience : de savoir précisément ce qu'on a écrit et quel *sens* cela prend par rapport à *l'intention littéraire*.

Guillaume Vissac, mon
éditeur chez Public.net

À un autre, qui s'était lancé dans un voyage initiatique, j'ai dit ce que m'avait dit Guillaume sur *L'épaisseur du trait* : « tu promets au lecteur qu'il va se passer quelque chose d'important, puis, à la fin du voyage, le personnage rentre chez lui ; mais sais-tu vraiment ce qui s'est passé pour lui entre-temps ? ce qu'il a appris ? » Ce matin, tout était déjà dans le texte de ce garçon (il n'avait pas écrit n'importe quoi sans raison) : le personnage fait l'expérience d'un sentiment et c'est cela qui le grandit. Il suffisait d'en avoir conscience pour que la fin du texte prît tout son sens, en modifiant *presque rien*.

À un troisième, j'ai failli faire le coup que m'avaient fait ces autres éditeurs qui, en refusant *L'épaisseur du trait*, m'avaient frustré : « il est très bien écrit, ton texte, la langue est belle, c'est agréable et poétique, mais on comprend mal le lien entre les deux parties, qui sont très différentes l'une de l'autre ». Je me suis ressaisi à temps, heureusement, parce que son texte est vachement bien et qu'il ne faut pas que je lui fasse penser le contraire. Il fait miroiter au lecteur un récit épique, puis, brusquement, on bascule dans une évocation poétique et hédoniste du paysage. Une seule phrase, à la fin, donne tout son sens au récit : « ils étaient fiers de leur aventure » — oui, parce qu'il s'agit bien d'une aventure quand même, *d'une autre aventure* : celle des sens, de la découverte du paysage. C'est cette phrase-là qui contient tout *l'enjeu littéraire* du texte. On a donc changé, oh, peu de choses à son histoire, afin que tout converge vers cette belle résolution.

Je pourrais parler des autres aussi, bien sûr, parce qu'ils m'ont tous épatés. Mais ce n'est pas le propos de ce billet : je parle ici seulement de moi (pardon), et de ce que je perçois encore mieux sur ma propre écriture en voyant comment ils écrivent, eux.

C'était la dernière séance d'atelier à Rosnay. Je reviendrai dans quelques semaines pour le partage de ces histoires avec le public (c'est important d'aller au bout du projet, jusqu'à la rencontre du lecteur). À ceux qui étaient déjà tristes de me voir partir (moi aussi, je déteste les séparations), j'ai promis qu'on aurait l'occasion de se faire des adieux déchirants, la prochaine fois.

billet du 25 mai :
« Voilà, c'était beau »

La forme d'un balcon

SAMEDI 6 AVRIL 2019

« Est-ce que vous cherchez quelqu'un ?
— Oui, enfin, je veux dire, je sais qu'il n'habite plus là (il est mort), mais je me demandais : l'appartement de Julien Gracq, c'était lequel ? »

À Sion-sur-l'Océan (commune de Saint-Hilaire-de-Riez), au numéro 22 de la rue des Estivants, je peine à croire que le grand homme a séjourné trente-six étés de suite dans cet immeuble-là. Parce qu'il faut être honnête : il n'est pas jojo, cet immeuble. Même : franchement indigent, du point de vue esthétique. Je me demande comment l'auteur de *La forme d'une ville* et d'*Un balcon en forêt* (entre autres) a choisi d'habiter dans un immeuble de cette *forme*-ci (une barre) et avec des *balcons* pareils (j'ai du mal avec les gardes-corps en alu et en verre, ça m'a toujours gêné).



À propos du choix de cette station balnéaire plutôt que d'une autre, je n'ai pas de difficulté à com-

prendre. Un professeur de géographie ne pourrait pas passer ses vacances dans une ville qui porte, dans son nom, une erreur ou une approximation de vocabulaire : la Tranche-sur-Mer, la Faute-sur-Mer... C'est embarrassant, ces communes du bord de l'*océan* qui prétendent être en bord de *mer*. Sion-sur-l'Océan a le mérite de l'exactitude : « sur l'océan ». Voilà. Puisque les choses ont des noms, nommons-les.



« Son appartement, c'était celui-là, au troisième étage. Vous avez vu l'autre face de l'immeuble, qui donne sur l'océan ? le balcon ? »



Oui, j'ai vu l'autre côté. Et c'est comme ça que j'ai compris pourquoi il avait choisi cet endroit : l'immeuble est ce qu'il est, bon, mais la vue est magique. Surtout du troisième étage, j'imagine. Face à l'horizon, suspendu au-dessus de ces rochers bleus qui donnent leur couleur aux vagues.

«

François Bon Et la série « Marines » de *Lettrines II* est un de ses plus grands textes...

J'avais fait même excursion, et même répulsion déception.

Antonin Crenn Heureusement, l'océan est beau (j'avais la petite bruine qui va bien), il fait pardonner les fautes des architectes. On leur tourne le dos, on les oublie !

François Bon Mouais, c'est toute une côte massacrée, tu as dû t'en apercevoir à la Tranche – tu as une bagnole, sur place ? il y a des coins un peu préservés, la pointe du Payré au-dessus de Jard, et les fossiles ou restes celtes au Paradis aux Ânes (*sic*, encore Jard) ou aux Conches de Longeville (pas mal de dolmens) – tu as pu aller aussi à la pointe d'Arçay ? même avec le souvenir des morts tempête Xynthia ça reste exceptionnel – en tout cas merci pour ton blog, fait du bien un regard « extérieur ».

Antonin Crenn J'ai pas de voiture (ni de permis ☺), mais on m'emmène dans les vil-

lages pour les ateliers d'écriture, et puis j'ai un ami vendéen qui connaît le coin comme sa poche et qui me promène de temps en temps. J'ai vu la pointe d'Arçay et celle de l'Aiguillon, et à la Tranche la réserve de la Belle Henriette. À Jard, les falaises. Je suis épaté par la diversité des paysages (et je dis pas ça pour me faire bien voir de l'office de tourisme !), surtout que je n'avais pas cherché à savoir à quoi ça ressemblait, avant de venir.

François Bon Bon ça va, alors, tu as de bons guides !

Antonin Crenn Je n'ai pas à m'en plaindre !



Le décalage

LUNDI 8 AVRIL 2019

parce que moi qui ne conduis pas, je ne postulerais pas pour une résidence dans un patelin sans gare : pas fou, non ?

J'ai quitté Luçon samedi, vers 15 heures. À la gare, des Luçonnais manifestaient pour que le train qui passe par chez eux continue de s'y arrêter — ben oui : à quoi ça sert d'avoir un train qui vous passe sous le nez, si vous ne pouvez pas le prendre ? Si la gare n'existait pas, je ne serais pas venu à Luçon, moi. Voilà les pensées qui m'occupent (un peu) pendant le trajet. Non — en vrai, beaucoup d'autres pensées m'habitent, plus complexes, plus confuses, mais ce n'est pas ici que je les écrirai.

on peut voir la liste « Varsovie » sur mon blog de photos

Heureusement que le trajet est long. Le temps adoucit l'atterrissage. J'imagine un instant rentrer chez moi par un vol direct Luçon–Bastille, vingt minutes chrono. L'angoisse. L'état dans lequel je me suis retrouvé, à l'atterrissage à Roissy il y a dix ans : je rentrais de trois mois d'Erasmus en Pologne (c'était riche, c'était beau, c'était long et court à la fois), et en trois heures, bim ! retour à la case départ. Pas le temps de cogiter, pas le temps de comprendre. À Roissy, j'étais à ramasser à la petite cuillère. Heureux et inconsolable.

Samedi soir à Montparnasse, il m'a fallu vingt minutes pour comprendre comment sortir de la gare sans me taper une volée d'escaliers (le poids de ma valise). En descendant du bus à la Bastille, sur les cent mètres à pied parcourus dans la rue de la Roquette, je crois que j'ai croisé plus de gens en cinq minutes que pendant quatre semaines à Luçon. C'est un monde un peu différent.



Ce matin, de ma fenêtre, ce n'est plus la flèche de la cathédrale de Luçon que je vois — ce qui n'était pas désagréable —, ce sont les arbres du square Gardette — et c'est vachement bien.

«

François Bon Ouais bon, si je te racontais 20 ans de Montparnasse et ses escaliers avec valise... oublie-nous vite !

Antonin Crenn Disons que je suis content de ne pas faire ce déménagement trop souvent ! mais je remets ça bientôt : ils auront peut-être arrangé un système valise-friendly d'ici là (rêvons). Si ça se trouve, même, un jour il y aura de la place pour les bagages, dans les trains (fantasmons).

François Bon Pas de problème, sur la côte vendéenne on a toujours vu les Parisiens repartir et nous rester ☺

Antonin Crenn Ah mais moi j'ai signé un engagement, je n'ai pas le choix ☺

François Bon Ah ouais tandis que moi pôv' Michelais c'est à vie ☺



Les coquillages, ils sont deux

MERCREDI 10 AVRIL 2019

Dans « Les épaules » (ma nouvelle parue dans le recueil *Ressacs* chez Antidata), je décris un coquillage.

Les voiles (il semble qu'il y en a huit) sont gonflées par un vent puissant. La misaine est pointue comme un bec d'oiseau, elle montre bien comme le navire est rapide; sur le grand-mât, toutes les voiles sont fièrement bombées; à la poupe, on a du mal à voir si la dernière est encore attachée, tant elle tire vers l'arrière, de sorte que le bateau semble écartelé entre deux vitesses contraires. Des lignes partent dans tous les sens pour figurer les bourrasques, on ne distingue pas bien le dessin des cordages qui se perdent dans la confusion des éléments. Et pourtant, le tout est gravé très finement, ce qui n'est pas évident sur un matériau aussi dur. Le reste du coquillage est habillé de motifs végétaux: de longues feuilles, du genre feuilles de laurier, qui s'étirent sur le fil de la spirale. Les pétioles s'enroulent pour créer des motifs ioniques, c'est de bon goût, et ça capte drôlement la lumière lorsqu'un rayon de soleil vient frapper la nacre. Un

rose blanchâtre, très pâle, glisse sur la surface. On dirait que la couleur se diffuse doucement le long du dessin, sur le médaillon entourant le bateau, sur les volutes de lauriers-roses qui la guident jusqu'à la pointe du coquillage. Presque au sommet, dans un cartouche, le mot *Souvenir* est gravé. Ça pour un souvenir, c'est un beau souvenir.

Il existe vraiment, ce coquillage. Et d'ailleurs, ils sont deux. C'est mon grand-père qui me les a donnés. Mais, je ne me rappelle pas leur histoire. Me l'a-t-il racontée ? L'avait-il inventée ? Je ne sais pas. Ils les avait rangés dans une boîte en plastique qui contenait, auparavant, des chocolats.



Dans *Les présents*, je décris à nouveau ce coquillage :

« J'étais épaté par la précision du dessin : les volutes, du genre baroque, qui s'enroulent sur la spirale du coquillage, et la reproduction du bateau dans le médaillon. Je ne sais pas avec quel outil ou peut faire ce type d'incision : la coquille est extrêmement dure. C'est un travail de patience. Du temps, ils en avaient, quand ils partaient en mer pour des mois... Ils s'employaient à le tuer, à le faire passer sans douleur. Ils s'occupaient les mains. Le gars qui a confectionné cette merveille, est-ce que c'est celui qui a fait naufrage ? Comment savoir ? Il n'y a pas de date sur le coquillage. » [...]

Il y a un détail, sur la coquille de nacre, qui amuse Édouard : sous la représentation du bateau, la main a gravé dans un cartouche le mot « souvenir ». Une inscription qu'il percevait comme hautement énigmatique, puisqu'elle ne dit pas qui doit se souvenir, ni de quoi. Est-ce le marin aux doigts habiles qui désire se souvenir du lieu, du moment où il a ramassé cet objet, et des longues heures employées à l'orner patiemment avec la pointe d'un tout petit couteau ? Ou bien, voulait-il que cet ouvrage serve à raviver le souvenir de lui-même, dans la mémoire des autres ? Voulait-il qu'on se rappelât qu'il avait existé ? Théo ne sait ni son nom, ni le lien de parenté qui pourrait le rattacher à son arbre familial. Il ne reste rien de l'homme qui avait confié son souvenir à ce coquillage, qui l'avait chargé de son espoir de continuer à exister : dans le prolongement de l'outil qui a gravé la nacre, c'est une main, un bras, tout un corps qui ont sombré dans l'oubli.

Un jour, peut-être que *Les présents* seront un livre. Alors, la description du coquillage sera comme le coquillage lui-même : elle sera deux.

Je me souviens (sans nostalgie)

JEUDI 11 AVRIL 2019

Je suis heureux d'avoir été sollicité par Velimir Mladenović pour cet entretien dans *Quinzaines* — anciennement *La Nouvelle Quinzaine littéraire* —, parce que j'ai pu dire des choses qui me tenaient à cœur.

ENTRETIEN

« Je n'ai aucune nostalgie de l'adolescence »

Entretien avec Antonin Crenn

TROIS PROPOS RECUEILLIS PAR VELIMIR MLADENOVIC

Dans cet entretien, le jeune écrivain Antonin Crenn nous découvre la genèse de ses livres et l'importance de l'adolescence sur son écriture. Il nous dit aussi pourquoi ses personnages lui ressemblent.

ANTONIN CRENN
L'ÉCRIVAIN DU TRISTE
Publié, BIR, 2018, 160 p., 15 €



Velimir Mladenović : Pour commencer, au sujet de vos romans, les personnages peinent-ils tant à se souvenir ? Comment l'oubli fonctionne-t-il, dans votre écriture ? Le regard que vos jeunes héros portent sur le monde ?

Antonin Crenn : Mes personnages ont une amnésie, mais qu'ils ne vivent pas la vie. L'oubli est un peu plus de la vie. Et comment ça marche, je ne le sais véritablement pas. Mais je trouve ça intéressant de penser que l'oubli est un peu plus de la vie. Et comment ça marche, je ne le sais véritablement pas. Mais je trouve ça intéressant de penser que l'oubli est un peu plus de la vie.

VM : Votre roman *Le garçon de la bibliothèque* est une histoire de jeunesse. Comment l'écriture de ce roman a-t-elle été influencée par votre expérience de l'adolescence ?

AC : L'écriture de ce roman a été influencée par mon expérience de l'adolescence. C'est un roman qui parle de la jeunesse, de la découverte de soi-même, de la découverte du monde. C'est un roman qui parle de la jeunesse, de la découverte de soi-même, de la découverte du monde.

VM : Vous avez écrit *Le garçon de la bibliothèque* et *Le garçon de la bibliothèque*. Comment l'écriture de ces deux romans a-t-elle été influencée par votre expérience de l'adolescence ?

AC : L'écriture de ces deux romans a été influencée par mon expérience de l'adolescence. C'est un roman qui parle de la jeunesse, de la découverte de soi-même, de la découverte du monde. C'est un roman qui parle de la jeunesse, de la découverte de soi-même, de la découverte du monde.

VM : Vous avez écrit *Le garçon de la bibliothèque* et *Le garçon de la bibliothèque*. Comment l'écriture de ces deux romans a-t-elle été influencée par votre expérience de l'adolescence ?

AC : L'écriture de ces deux romans a été influencée par mon expérience de l'adolescence. C'est un roman qui parle de la jeunesse, de la découverte de soi-même, de la découverte du monde. C'est un roman qui parle de la jeunesse, de la découverte de soi-même, de la découverte du monde.

j'ai cherché, pourtant

On ne trouve pas *Quinzaines* à Luçon, je l'ai donc acheté à Paris, à la maison de la presse de la rue

Jacques-Hillairet. Je me souviens de cette maison de la presse pour l'avoir fréquentée il y a plus de vingt ans : je ne crois pas y être entré à nouveau, depuis. Une fois (j'avais huit ans environ), mon père m'a acheté, ici précisément, un album de BD : si je me rappelle bien (et je me rappelle très bien ce genre de trucs), il s'agissait du *Cosmoschtroumpf*. J'y ai repensé tout à l'heure, forcément.

Oups ! il paraît que j'ai dit, dans l'entretien : « Je n'ai aucune nostalgie de l'adolescence » : c'est même le titre de la page. Bon. Je ne me dédis pas. D'abord, j'avais huit ans dans ce souvenir : je n'étais donc pas encore adolescent. Ensuite, je me suis souvenu du *Cosmoschtroumpf* sans regret ni tristesse — sans nostalgie, je l'assume. C'est seulement une madeleine, une innocente madeleine. Une madeleine de Schtroumpf.

Naissance d'un jardin

VENDREDI 12 AVRIL 2019

Rentrant à Paris après quatre semaines d'absence, j'ai été voir tout ce qui avait changé. Les modifications qui s'étaient opérées dans le cœur de la ville — parce que le cœur de la ville change plus vite, heureusement, que ma forme de mortel (à moins que ce ne soit l'inverse ?). Le jardin de la rue de Thorigny : ils l'ont fini, figurez-vous. Celui devant la bibliothèque de l'Arsenal : ils commencent à creuser. Et la caserne de Reuilly ? elle suit son cours, merci pour elle. Ce matin, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, j'ai découvert ce truc épouvantable qui risque encore d'attirer un monde fou : un autre de ces restaurants standards qu'on voit par-

Baudelaire, Gracq,
Roubaud et les autres

tout dans le monde, sur un million de mètres carrés. C'est à pleurer, ce qu'est devenu ce quartier (je me sens vieux quand je dis ça, mais, je vous assure, il y a dix ans il n'avait rien de commun avec ce qu'il est aujourd'hui).

Je me souviens du centre de tri postal de la rue Bréguet, démoli. Je me souviens de la construction des immeubles de logements neufs avec balcons, qui me semblent éminemment habitables, et qui lui ont succédé. Et la construction de la nouvelle poste. Et l'apparition de cet antre de la *startup nation* et du *crossfit* qu'est « l'îlot Bréguet », qui présente une qualité extraordinaire : on traverse l'immeuble pour passer d'une rue à l'autre, on n'a plus besoin d'en faire le tour.



Je me souviens d'avoir publié cette photo sur Facebook le 26 mai 2016 en la légendant « gros tas ». J'ai pris la seconde photo au même endroit (mais pas dans le même sens), hier : on l'intitulera « petit jardin ».



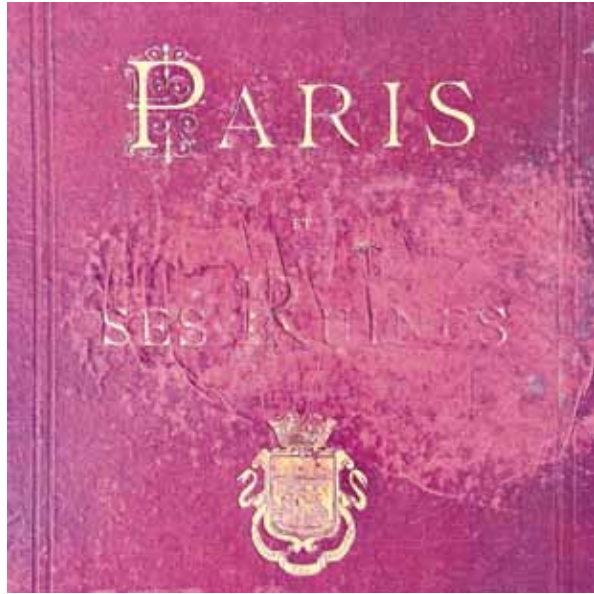
C'est émouvant, la naissance d'un jardin. Les arbrisseaux sont encore maigrichons, on a envie de les aimer très fort pour qu'ils grandissent.

Les insurgés du faubourg (Luçon et ses ruines)

DIMANCHE 15 AVRIL 2019

billet du 12 mars :
« Faire connaissance »

J'ai fini par acheter le livre au brocanteur de Luçon : c'est *Paris et ses ruines*. La couverture est abîmée, mais toutes les lithos à l'intérieur sont nickels. Et ça m'amuse, ces dégâts en couverture, comme une mise en abyme : le mot *Paris* resplendit, et les *Ruines* sont bousillées.



Évidemment, il s'agit d'un album de propagande réactionnaire, qui montre comment ces affreux Communards qui ne respectent rien ont mis à sac notre capitale, que l'Empereur avait mis tant de soin à embellir. Il ne faut pas lire le texte. Mais, les images sont magnifiques — je les avais déjà vues dans une expo.



Je dois avouer un truc : si, souvent, je m'inspire de faits réels pour écrire, il arrive aussi, parfois, que je m'inspire de ce que j'écris pour le vivre en vrai. Dans *Les présents*, mon personnage achète une gravure montrant une barricade de décembre 1851. Alors, quand je suis tombé sur ce livre qui me faisait de l'œil, avec ces images d'insurgés dans les faubourgs, j'ai craqué.

et pan !
la colonne Vendôme



Une gravure coloriée à la main. Plutôt : la copie d'une gravure coloriée à la main, reproduite en quadrichromie sur un papier pelucheux. On ne trouve pas d'antiquités précieuses sur cet étal, seulement des documents usés et piqués, et des objets intrigants. Cette image est dessinée avec soin : des hachures noires creusent les ombres et suggèrent, sommairement mais efficacement, le modelé des corps et du décor. [...] Il s'agit sûrement de la barricade où Alphonse Baudin a été tué : Théo a lu la plaque commémorative que lui a mon-

trée son camarade, un jour qu'ils passaient sur le Faubourg en revenant de la Bastille. Il lui a raconté la scène d'une telle manière que Théo s'y était cru — non pas à cause de la précision des détails, parce que l'ami en avait fourni très peu, mais en raison du lyrisme dont tous ses gestes étaient teints. Sur l'image, un personnage se détache nettement du lot : il a escaladé le rempart de fortune et s'apprête à tenir un discours éloquent. Voilà, sans doute, le député qui va mourir dans un instant. Autour de lui est rassemblée une bande de braves citoyens anonymes : ils sont tous traités à égalité par la main qui les a représentés. Aucune tête ne dépasse du rang, et même les enfants apparaissent à la même hauteur que les adultes (ils sont juchés sur des caisses, peut-être). Le dessinateur a été assez inventif, toutefois, pour ne pas se contenter d'affubler tous les prolétaires du même visage d'archétype : ils ont du caractère, ces hommes et ces femmes. On pourrait les reconnaître s'ils existaient. [...] Ce matin, si je prends la peine de décrire cette gravure (la copie de cette gravure), c'est pour rendre compte du temps que Théo a passé, sur le trottoir du boulevard de Ménilmontant, à l'observer. Et je sais pourquoi cette image l'a fascinée. Théo a remarqué ceci : l'un des insurgés à casquette se réjouit de l'élan qui l'a mené à construire la barricade avec ses camarades, et son plaisir se lit sur son visage. De chaque côté de son sourire, un large trait de plume barre sa joue verticalement. Non, pas un trait de plume (car c'est une gravure) : une arête de bois, préservée par la gouge qui a creusé énergiquement la surface des joues et des pommettes et a ménagé, délicatement, ces deux lignes fragiles encrées de noir. « Il lui ressemble furieusement, surtout à cause de la casquette », pense Théo. Il achète l'image : le marchand la glisse dans une enveloppe. « Je vais la lui offrir, il la placera sur son mur avec une punaise, parmi les cartes postales et les photos qui le tapissent déjà. » Il descend la rue de la Roquette, il va tour-

ner dans la rue Léon-Frot. Il se ravise. « Et puis non : je la garderai pour moi. » Il atteint le boulevard Voltaire. Il admire son ami pour cette ressemblance. « Il n'y est pour rien, mais tant pis : je l'admire quand même. »

On me demandera : « Qu'as-tu rapporté, comme souvenir de Luçon ? » Je dirai la vérité : « Un bouquin qui parle de mon quartier, à Paris. »

«

Antonin Crenn Il n'y est pour rien, mais tant pis : je l'admire quand même.

François Bon J'aime bien cet effet retard dans la relation qui se construit ☺

»

Pour ceux qui brûlent comme nous d'un aussi grand amour

MARDI 16 AVRIL 2019

Samedi, rentrant du cinéma où nous avons vu ce film si beau, *Genèse* — très simple et intense à la fois, beau comme tout, où j'étais heureux de voir tant de références à Salinger (me disant que ces adolescents intemporels, sans réseaux sociaux, tout entiers consacrés à la pureté de leurs sentiments, pouvaient être de leur époque ou de la mienne, ou d'une autre encore), touché par ce personnage habité par un besoin impérieux de lyrisme plutôt que de pathétique (s'exposer toujours, s'en prendre plein la gueule, se faire du mal avec panache plutôt que souffrir en silence, brûler de ses sentiments) — rentrant du cinéma, donc, et faisant un détour par la rue Sedaine, nous tombons sur L. qui sort, lui, de l'Industrie avec une amie. Il n'est pas rare que nous tombions sur L. : parfois à Beaubourg, ou bien rue de Charonne, ou ailleurs encore. L. est toujours

Les enfants du paradis,
film de Marcel Carné
et Jacques Prévert

Le cafard hérétique,
la revue éditée
par Lunatique

André Dhôtel,
David

une apparition. « *Paris est tout petit* », on le sait, « *pour ceux qui s'aiment comme nous d'un aussi grand amour* » : il n'est pas grand non plus pour ceux qui aiment, comme nous, faire des détours par ses rues. Dimanche, c'est sur le boulevard de Ménilmontant que nous croisons A. (lui non plus, ce n'est pas la première fois que nous le trouvons sur notre route) : nous reprenons brièvement la conversation laissée vendredi soir, à la soirée Cafard. D'ailleurs, je viens de commencer à écrire un truc pour la revue — je le lui dis — et une image du film d'hier n'y est pas étrangère. Lundi après-midi : le temps est bon. J'avais envie de voir le square de Cluny — à cause d'un passage des *Présents* qui s'y rapporte —, je me casse le nez sur le portillon (façon de parler) et fais un détour par une librairie du boulevard Saint-Michel dont je dois taire le nom car je m'y suis rendu coupable d'une truanderie mineure, mais bien réelle (j'ai retiré l'étiquette d'un livre que je trouvais trop cher, pour le marchander à la caisse : qui n'a jamais fait cela, hein ?) — je le voulais vraiment, ce livre, à cause de cet œil bleu magnifique, mais six euros c'était trop. Cinq, d'accord. Et j'ai descendu le boulevard, l'œil était dans ma poche et regardait... quoi ?



À sept heures moins le quart, j'étais sur l'île de la Cité : j'ai évité de passer devant Notre-Dame parce que les touristes m'emmerdent. À huit heures, rue du Pont-Louis-Philippe — les provinciaux ne pourront jamais me croire, mais c'est vrai — j'ai encore vu par hasard une personne de ma connaissance : je rencontre P., mon ancienne collègue, pas vue depuis six mois, avec qui j'ai une discussion plus riche, plus libre que lorsque nous étions pris dans le carcan étroit de la vie de bureau. Rentré à la maison, j'apprends que Notre-Dame brûle : je crois d'abord à un incident spectaculaire, certes, mais qui sera vite maîtrisé, comme Saint-Sulpice l'autre jour : puis c'est de pire en pire, la flèche tombe et ça ne finit pas. On peine à comprendre comment c'est possible. J.-E. me dit : « allons voir ». Il a raison de m'y inciter, car tout est si irréal qu'il faut bien le voir en face pour y croire, ne serait-ce qu'un tout petit peu. C'est depuis le quai de Béthune que nous la voyons d'abord, la cathédrale en flammes : c'est-à-dire exactement de là où nous l'avons vue tous les matins, tous les soirs pendant six ans, quand nous habitions là, juste là. Les images vues du ciel, vues de loin, vues de trop près, sont des images de fiction : je ne suis à aucun endroit plus ému qu'ici, où je vois « ma » cathédrale, celle qui fait partie de mon quotidien. Je connais cent fois mieux son chevet, côté Seine, que sa façade (car j'évite toujours le parvis, comme je l'ai fait encore tout à l'heure, cinq minutes avant que le feu ne commence à prendre). Sur l'île Saint-Louis, on voit P.-É. — *Paris est tout petit*, etc. — avec qui nous faisons un bout de chemin jusqu'au pont de l'Archevêché. Les gens sont fascinés : les Parisiens,

avec qui j'ai animé
cet atelier d'écriture au
lycée Gustave-Eiffel
(Rueil-Malmaison)
en février

billet du 15 avril :
« Les insurgés du
faubourg »

les touristes. J.-E. se demande si d'autres époques ont connu ce genre de spectacle : nous cherchons dans nos connaissances un autre exemple d'incendie monumental en temps de paix, au cœur de Paris — car nous avons pensé évidemment aux incendies de l'Hôtel de Ville, des Tuileries (dont j'ai parlé le matin même [sur ce blog](#), étrangement), mais je doute que les badauds aient eu le loisir de les contempler alors que l'armée chargeait, que les balles sifflaient.



*Paris et ses ruines
en mai 1871*

J.-E. et moi poursuivons cette bizarre promenade, contournons la Cité, traversons le pont des Arts et, rive droite, au niveau du pont Louis-Philippe, retrouvons une autre vision familière : celle de l'immense cathédrale émergeant des toits de la petite maison Pouillon — et là, ce soir, il n'y a plus rien : ce qui dépassait habituellement a disparu. Cette béance me choque peut-être plus que les flammes, parce qu'elle bouscule à nouveau mon *rapport personnel* à ce monument (c'est W. qui me dit ceci, par message). La dernière fois que j'y suis entré, c'était il y a vingt, vingt-cinq ans : autant dire que je n'en ai aucun souvenir. L'intérieur de la cathédrale ne m'appartient pas, ne me *regarde* pas, je ne partage aucune intimité avec ce lieu. C'est sa silhouette, en

revanche, qui me manque déjà. Dans *L'épaisseur du trait*, je fais dire à Alexandre :

« Je me fous de savoir comment ce sera après, parce que je ne sais même pas comment c'est maintenant. Je n'y entre jamais, dans la gare de Lyon : que veux-tu que je fasse à l'intérieur d'un endroit pareil ? La gare de Lyon, c'est un décor, une toile de fond, une silhouette à l'horizon. On n'entre pas dans un phare : on le regarde au loin. »

Et, à la fin, c'est Ivan qui lui dit :

« Quand on est perché ici, Alexandre, on s'aperçoit qu'il y a beaucoup d'autres merveilles en trois dimensions érigées dans le ciel de Paris : il y a la flèche de Notre-Dame sur la Seine, avec ses gargouilles, la colonne de Juillet à la Bastille, avec son ange tout nu et tout doré, et aussi l'antenne de la télévision sur la butte de Romainville avec ses anneaux de Saturne. En fait, ce n'est pas nous qui surplombons le panorama, c'est le paysage entier qui emplît l'espace, et nous qui sommes dedans. »

Pour qu'ils se disent des trucs pareils, ces deux-là, pour qu'ils partagent ainsi cet amour commun de leur ville, ce sentiment si puissant, c'est qu'ils *brûlent* aussi d'un autre sentiment, j'en suis sûr.

Il possédait quelque chose en commun avec un être

VENDREDI 19 AVRIL 2019

Chaque phrase de ce livre, je voudrais la reprendre à mon compte. Je voudrais l'avoir écrite. *Contre-ordre* : c'est exactement le livre que j'écrirais, si j'en étais capable. Que c'est beau ! Et quand j'aurai lu tous les livres de Pierre Herbart, je les relirai.

Les deux garçons se lièrent bientôt d'une de ces amitiés d'enfant, si profondes, si légères, faites de jeux, de connivences et de cette sorte d'identité de pensées et de sensations que les hommes ne connaissent plus. Ces amitiés-là, lorsqu'elles s'épanouissent à côté des adultes deviennent un pacte. Elles ont leurs mots d'ordre, leur langage chiffré, leurs grilles. Elles sont tout entières bâties en vue de tromper, d'abuser les hommes, de donner le change. Une telle habileté préside à leur développement que les hommes ne se doutent jamais qu'ils sont lésés. Lésés d'un monde bâti à côté du leur, bien plus féroce, poétique, délicieux que le leur, mais dans lequel, s'ils pénétraient, ils seraient vite égarés. Un mot prononcé

Ils se regardèrent tous deux en souriant. Mais il y avait davantage que ce sourire dans leurs yeux. Alcide était heureux : il possédait quelque chose en commun avec un être. Très doucement il serra le bras nu de Pascal.

Le Héros des boîtes aux lettres

DIMANCHE 21 AVRIL 2019

Soudain, dans tous les foyers lotois, *Le héros et les autres* fait son apparition : il s'est fauflé dans les boîtes aux lettres, caché entre les pages de Contact lotois.

le magazine du
Conseil départemental
du Lot



Merci à la librairie Parenthèse à Saint-Céré pour la photo !

La campagne, la nuit

LUNDI 22 AVRIL 2019

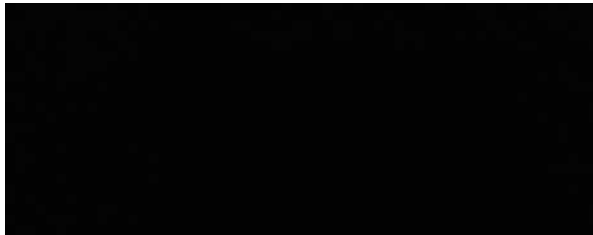
Me revoici à Luçon. J'ai l'impression que je viens de la quitter — ce qui n'est pas très éloigné de la vérité : je suis parti il y a quinze jours, seulement.

À la gare (un trajet sans encombre, merci — car on ne peut tout de même pas appeler « encombre » cette petite fille qui braillait devant moi tandis que je me concentrais pour lire les dernières pages, si belles, de *David* par André Dhôtel), à la gare, j'ai été accueilli par A., qui me dit aussitôt que C. m'a préparé de quoi me faire un petit déjeuner demain et que, ce soir, nous dînons ensemble chez Oncle Sam avec d'autres collègues. Un accueil digne de ce nom, quoi !

il faut dire, aussi,
qu'il n'y a pas un choix
fou de restaurants,
à Luçon, le soir d'un
lundi férié

Le changement, par rapport à la première fois, je vous le dis tout de suite : on m'a déménagé. J'habite désormais à *la campagne*. La maison est mimi comme tout (je l'avais repérée au cours d'une balade avec J.-E.), mais quand je dis que c'est la campagne, c'est que c'est vraiment la campagne. Ici, pas de pollution lumineuse, ah non ! les étoiles, je les vois. Tout autour il fait noir : je suis le seul habitant. Je vous le prouve tout de suite : de la fenêtre du salon, voici ce que je vois :

billet du 31 mars :
« Pour me faire plaisir »



Et de la fenêtre de la chambre, c'est kif-kif. Sauf si je mets le flash : alors, la lumière accroche quelques obstacles, tout de même : une maison, un arbre. Ouf !



Voilà qui me change de la rue de la Roquette, quittée ce matin. Une autre ambiance. À cette heure, je l'imagine encore encombrée de monde : ceux qui sortent du cinéma, ceux qui traînent dans les bars, ceux qui dorment dehors, et tous les autres.

Je suis donc à Luçon pour cinq semaines. Se rencontrera-t-on ? Vous pouvez vous inscrire pour l'atelier d'écriture de vendredi, ou bien me rendre visite samedi matin à la médiathèque. Moi, je vais me coucher, en espérant n'être pas dérangé dans mon sommeil par l'écrasante paix de cette nuit.

«

Antonin Crenn Luçon, épisode deux. Extérieur, nuit. (Je suis bien arrivé, merci)

François Bon Super content que le feuilleton reprenne !

Antonin Crenn Moi aussi !!

»

Dans la tête du personnage

MARDI 23 AVRIL 2019

« Elle est bien, ton histoire, j’y retrouve tous les détails dont tu m’as parlé, les actions qui s’enchaînent, c’est logique, ça tient la route. Mais ça ne me suffit pas (je suis pénible). Je me demande, maintenant, pourquoi il fait ça, ton personnage. Et à quoi il pense. Ce qu’il ressent quand il se trouve ici, quand il agit comme ça. Qu’est-ce que tu crois, toi ? À ton avis ? Il éprouve quoi, le personnage ?

— Ben, chais pas.

— Alors, on n’a qu’à dire que c’est toi, le personnage. Imagine. Tu te trouves exactement dans cet endroit, et tu fais ce qu’il est en train de faire : ça produit quel effet sur toi ? Mets-toi *dans la tête du personnage*. »

C’est ce que j’ai cherché à comprendre aujourd’hui : ce qui se passe dans les têtes — alors que, les fois d’avant, je m’intéressais surtout au décor : quel genre de patelin c’est, Saint-Michel-en-l’Herm, et à quoi ressemblent ses environs.

billet du 2 avril :
« Les lieux et les faits
(divers) »

Pour la dernière séance avec les quatrième, on termine leurs textes, on peaufine la psychologie. À quoi penses-tu, quand tu t’aperçois que ta meilleure copine n’est toujours pas ressortie de la cabine d’essayage trois heures après y être entrée ? Comment vous sentez-vous, quand le hasard vous confronte à nouveau à votre lâcheté, en vous rappelant la noyade d’un camarade survenue trois ans plus tôt ? Qu’est-ce qui te motive, toi, à apprivoiser un rat dans ce bureau de poste désert, à lui parler, à lui trouver un nom, puis à le manger ? Que te

dis-tu, toi, quand tu découvres que les maisons de ton village, vues du ciel, ont la forme des lettres de ton prénom ? Que se passe-t-il, en vous, quand vous vous inquiétez pour votre copain qui vient juste d'être kidnappé à la sortie de son match de foot ? Et enfin (et surtout ?), quel genre d'émotions t'habitent quand tu trucides froidement tous tes meilleurs amis un par un ? « Mettez-vous dans la tête du personnage », leur ai-je dit.



billet du 22 avril :
« La campagne,
la nuit »

Le matin, avant que l'atelier d'écriture ne commence, je me suis ravitaillé à la supérette, parce que mon frigo était vide (j'ai emménagé hier). Juste en face, ce panneau de bois décoré par les enfants (si ça se trouve, ces enfants ayant grandi sont devenus les collégiens que j'ai vus aujourd'hui : j'aurais dû le leur demander). Vous passez derrière, et vous glissez votre tête dans le trou afin de la placer, précisément, *dans celle du personnage*.

Les ibis et les autochtones

JEUDI 25 AVRIL 2019

Il n'est pas du coin. Il est arrivé là un beau jour. Au début, il s'est étonné : « drôle de terroir, tout de même : on a les pieds dans l'eau, et pour seul horizon un clocher de temps en temps ». Il découvrait le marais. Et puis, il s'est aperçu que le paysage était plus varié que ce qu'on croit d'abord. Et il a fait connaissance avec des autochtones : « ils sont sympas, ces petits machins avec de grandes pattes rouges, et ces grosses bêtes emmanchées d'un long cou ». Il s'y est plu. Il s'est installé.



L'ibis sacré n'est clairement pas une espèce vendéenne, on ne va pas se mentir. Mais il n'est plus africain, non plus, depuis longtemps. Ce sont ses lointains ancêtres qui viennent de là-bas (comme vous et moi, finalement, qui descendons des australopithèques de la vallée du Rift, n'est-ce pas ?).

dite aussi : réserve naturelle nationale Michel-Brosselin

Le télégramme, 9 janvier 2016 : « Ibis sacré, l'oiseau de la discorde »

Reporterre, 30 janvier 2014 : « La chasse à l'ibis sacré contestée par des scientifiques »

au Vésinet (Yvelines)

Dans sa généalogie plus récente, cet ibis-là (que j'ai vu hier à la réserve naturelle de Saint-Denis-du-Payré en compagnie d'une échasse) a des grands-parents bretons (comme moi). Ceux-ci se sont évadés du zoo de Branféré dans les années 70 (mes grands-parents à moi ne vivaient pas dans un zoo, par contre, et ils étaient du Finistère), puis ils ont essaimé un peu partout dans les environs.

Mais moi, quand je pense « ibis », avant même de penser à l'animal sacré des Égyptiens antiques, je pense à ce parc à côté duquel j'ai grandi, qui portait ce nom : les Ibis. On y rencontrait des canards, des cygnes et des ragondins, mais pas d'ibis. C'est comme ça.

«

Antonin Crenn Venez me voir, samedi matin à la médiathèque de Luçon ! Les bibliothécaires ont écrit dans le programme : « vous pourrez tout savoir... ou presque ». Je renchéris : vous pourrez vraiment, vraiment tout savoir, il suffira de me le demander (je ne suis pas farouche).

François Bon On pourra savoir dans quel magasin de Luçon t'as acheté ta chemise ? me souviens de l'équipée annuelle, chaque début septembre, zut j'arrive pas à retrouver le nom, y avait des Loden pour les grands-mères et des Duffelcoat pour nous autres, sur Google SV apparemment et honteusement ça a été démolie, c'était juste à côté de « Regard évolutif » ! par contre apparemment y a toujours Van Enoo, ô mes premières lunettes, ça devait être 1959, je crois que c'est là que mon père avait aussi acheté sa Retinette Kodak et sa Bolex 8 mm... (tiens vais te mettre un message en priv sur cette préhistoire-là)

Antonin Crenn Pour la photo, on triche, elle est pas d'ici, c'est un décor parisien (la vitrine de l'Autre Livre), mais je suis sûr qu'on trouve des chemises comme ça à Luçon aussi ☺ Il y a quand même pas mal de boutiques fermées dans le centre ville, faut bien le dire, et des hypermarchés à chaque point cardinal...

»

Quand on arrive dans les villages

VENDREDI 26 AVRIL 2019

Les villages, c'est assez différent des villes. Par exemple, il n'y a pas d'immeubles, mais des maisons : la plupart des gens n'ont pas de voisins *du dessus* ou *du dessous*. Les maisons sont alignées le long d'une rue, qu'on appelle parfois simplement *la rue*, s'il n'en existe pas d'autre. Entre les maisons s'intercalent d'autres bâtiments : des granges ; ou des espaces non bâtis : des prés. Enfin, la plupart des gens des villages ne vivent pas, en fait, *au village*, mais dans des *écarts*, des *hameaux*, des *lieux-dits*.



Voilà ce que je me dis en arrivant à Saint-Martin-Lars-en-Sainte-Hermine — une jolie commune dont il faut plus de temps pour prononcer le nom que pour la traverser (on disait ça, quand j'étais petit, à propos de Goudelancourt-lès-Pierrepont où je passais mes vacances). Moi qui suis un voyageur venu d'ailleurs, j'ai observé le lieu ainsi.

dans l'Aisne,
 en Picardie (on ne
 disait pas encore :
 Hauts-de-France)



l'école privée mixte
de Saint-Martin-Lars-
en-Sainte-Hermine

Ce matin, à l'école de Saint-Martin (appelons-nous par nos diminutifs, maintenant que nous nous connaissons), j'ai proposé aux enfants de faire précisément cela : après qu'un élève a dessiné le lieu que lui décrivait son camarade, un troisième décrit le lieu tel que représenté par le dessin, *comme s'il était un voyageur venu d'ailleurs*, c'est-à-dire comme s'il n'avait aucun savoir préalable quant à cet endroit, s'il ne savait pas à quoi sert une maison, ni ce qu'est un cheval. « Quand on arrive dans ce lieu, on voit... » Ils ont joué le jeu, ils ont écrit des choses chouettes.



Ah, je ne vous ai pas dit : à Saint-Martin, il existe un lieu-dit qui s'appelle *les Villages*. Le panneau de la photo pointe vers là, naturellement.

«

François Bon Ah, t'exagères, nous à Saint-Michel on avait la « rue d'en haut » et la « rue d'en bas ».

Antonin Crenn Oh, mais Saint-Michel, c'est quasi « une ville » !

»

Richelieu et nous

SAMEDI 27 AVRIL 2019

Voici la salle où a eu lieu, hier en fin d'après-midi, mon premier atelier d'écriture *avec des adultes* (je ne leur ai pas dit que c'était mon premier, j'espère qu'ils n'ont pas vu mon trac).





Mais, les personnes que vous voyez sur les photos ne sont pas les participants à l'atelier : ce sont les évêques de Luçon. Ils nous ont accueilli chez eux : un endroit confortable et élégant, propice au travail, donnant sur le parc. On l'appelle la *salle Richelieu*, à cause de qui vous savez. Richelieu est partout, ici. En statue — sur la place entre la cathédrale et le café du Commerce (une terrasse que je fréquente volontiers) — ; en spécialités chocolatées — dans une vitrine donnant sur la même place, en face — ; dans le nom d'une baguette de pain que j'achète quelquefois.

Dans l'un des textes écrits pendant l'atelier, le vénérable évêque de Luçon est descendu de son tableau pour faire quelques pas au jardin. J'ai pensé à la scène nocturne du *Roi et l'Oiseau*, pendant laquelle les œuvres d'art prennent vie. Qu'il est beau, ce film.

Le Roi et l'Oiseau,
film de Paul Grimault
et Jacques Prévert

«

François Bon Aux bougies, en plus !

Antonin Crenn On ne s'est pas amusés à les allumer, parce qu'en ce moment la question du feu dans les cathédrales est un peu sensible !

»

«

Antonin Crenn Nous sommes tombés nez à mufles.



François Bon Au communal de Saint-Michel, comme nous on n'avait pas de vaches, on laissait notre parcelle à la ferme derrière la boulangerie, et une fois par an ils payaient ma grand-mère avec une énorme motte de beurre salé – je serais curieux de savoir jusqu'à quand s'est prolongé cet usage...

Antonin Crenn Et moi, je serais curieux de savoir combien de temps durait l'énorme motte de beurre !

François Bon Depuis toi, j'ai beaucoup moins besoin, ô l'exilé, d'être spectateur assidu de TV Luçon ! [lien : Luçon: 13 vaches passent l'été aux Guifettes](#)

Antonin Crenn J'irai les voir, ces vaches des Guifettes ! Et toi, j'espère que tu regarderas TV Luçon le jour où j'y passerai, qui sait ?

François Bon Pas de problème, je suis abonné à leur chaîne depuis le début, il y a de vrais trésors !

»

Passion cigognes

DIMANCHE 28 AVRIL 2019

J'aime mieux vous prévenir : je me suis pris de passion pour les cigognes qui nichent à côté de chez moi. Alors, il n'est pas impossible que je vous montre encore des images comme ça, ces prochaines semaines. Maintenant vous savez.



Qui es-tu, homme de Luçon ?

LUNDI 29 AVRIL 2019

À quoi ressemble-t-il, l'homme de Luçon ? Est-il comme nous ? Est-il différent ? Et s'il est différent, jusqu'à quel point l'est-il ? On ne sait pas exactement ce qu'il mange, comment il se déplace. Il paraît, seulement, qu'il est un peu plus petit que nous.

À Luçon, on a trouvé dans une grotte des bouts d'os : des doigts de pieds et des dents. Ces morceaux d'homme ne ressemblaient à rien de connu. Alors, de deux choses l'une : soit ces fragments anatomiques appartiennent à un individu de notre espèce, mais bizarrement fichu ; soit ils sont les restes d'un représentant d'une autre espèce. Les scientifiques qui ont planché sur la question ont opté pour la seconde hypothèse. Et cet homme nouveau, ils l'ont appelé : l'homme de Luçon.

Guillaume Marie,
En pente douce
et *Stations de Nantes*

C'est G. qui m'en a parlé le premier. Il m'a dit : « ne me dis pas que tu n'es pas au courant : à Luçon, on a découvert une espèce humaine distincte de

la nôtre : ce n'est ni *homo sapiens*, ni *homo erectus*, c'est entre les deux ». Je ne le savais pas ; ça m'en a bouché un coin.



Libération,
10 avril 2019 :
« Homo luzonensis,
un petit homme
qui vient de loin »

Alors, je me suis renseigné. J'ai lu des trucs sur le sujet. Par exemple, là, sur mon téléphone, je suis en train de lire l'article que m'a envoyé G., assis à la terrasse du café du Commerce : je prends la pose, en me disant que si ça se trouve, depuis le nombre de semaines que je suis installé dans cette ville, l'homme de Luçon, c'est moi. Je me suis assez bien acclimaté à cette petite place, à ce bistrot.

Tout de même. Attendez. Une dernière chose que je ne vous ai pas dite : la grotte où on a trouvé les osselets se trouve sur l'île de Luçon, aux Philippines. Je le précise, au cas où vous auriez confondu (moi, je me suis laissé prendre).

«

François Bon Hmmmm hmmm, pour l'île, j'avais compris dès le début de l'article ! mais fais une recherche sur les souterrains de la Dive, t'auras des surprises !

François Bon Par contre c'est assez passionnant comment le coin s'est peuplé à la fois depuis les migrations côtières (commerce sel, bois) depuis Portugal et traces Afrique dès le XVI^e, et surtout par les migrations forcées, déportations romaines, puis celles de Louis XIV puis Napoléon au moment construction des digues et canaux – si en bib tu trouves bouquin spécifiquement là-dessus d'ailleurs suis preneur – tu as lu le petit texte de **Pierre Michon** sur les abbés de Champagné ?!

Antonin Crenn Je ne connais pas ce livre de Pierre Michon, non. Je viens de le chercher : *Abbés*. Tu me donnes envie de le lire, je l'achèterai à la librairie de Luçon !

François Bon Ils doivent l'avoir à la bib...

Sylvie Pierron Oui ☺ à Saint-Michel-en-l'Herm, bien sûr. La navette te l'apportera cette semaine s'il est dispo, **Antonin**. J'ai beaucoup aimé ces textes !

Antonin Crenn Chouette ! Merci **Sylvie** : je te passe commande, alors ☺

«

Antonin Crenn Passer de l'autre côté. (J'ai quitté la Vendée, l'espace d'une heure : au-delà, c'est bien aussi, c'est la Charente-Maritime et c'est Marans).



François Bon Une des plus belles rues droites de traversée de village !

Antonin Crenn On entend là un connaisseur, on dirait !

William Chevillon La route des vacances dans les souvenirs d'enfance des Vendéens. Passer Marans, c'est déjà une ouverture vers le grand Sud.

»

De la mécanique (et du plaisir de lire, et du plaisir d'écrire)

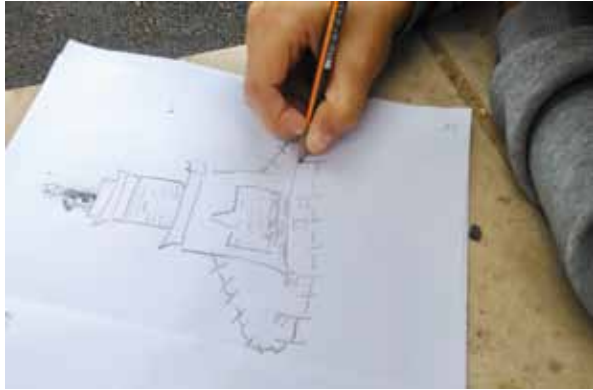
MERCREDI 1^{ER} MAI 2019

Pourquoi ça me plaît tellement, ces ateliers d'écriture avec les enfants : parce qu'ils m'étonnent. Parce qu'ils m'apprennent plein de trucs.



Hier, c'était la troisième et dernière séance à l'Île-d'Elle. Celle pendant laquelle nous devons absolument boucler toutes les histoires, c'est-à-dire : être certains de comment elles se terminent, du titre qu'elles porteront, de comment elles doivent être écrites. S'il reste quelques détails à peaufiner, bon, ils continueront sans moi... mais je serais trop déçu de ne pas les accompagner jusqu'au bout,

dans les choix importants qu'ils doivent faire pendant l'écriture — pendant les choix proprement *littéraires*.



Ils ont réussi à terminer. Bravo. Et voici ce qu'ils m'ont appris.

Un groupe a écrit une histoire qui respecte scrupuleusement le *schéma narratif* (que je ne leur ai pas expliqué, mais qu'ils ont peut-être vu en classe, ou alors qu'ils ont suivi intuitivement) : une situation initiale, un élément perturbateur, et tout ça. Et on se laisse prendre, on suit les péripéties avec impatience. Un autre groupe, à l'inverse, a fait quelque chose qui n'a aucun rapport avec ce genre de structure, un texte qui a certes *une fin* mais pas de *chute*, une sorte d'évocation poétique : et c'est vachement bien aussi. Un troisième groupe a exploité à fond la notion de *point de vue du personnage*, en choisissant d'écrire sur un lieu dans lequel il n'y a *aucun* personnage : du coup, c'est l'arbre qui parle. Un arbre centenaire, qui parle avec *la langue* qui convient à ce personnage et à cette histoire. Un autre groupe, encore, a joué avec cette idée de point de vue, en

racontant deux fois la même histoire, du côté de chacun des deux protagonistes successivement : la difficulté, c'est qu'ils ont réussi à partager les émotions de leurs personnages sans les faire parler, en les décrivant à la troisième personne. Fortiches. Enfin, un groupe a inventé une histoire loufoque, absurde, qui semble n'avoir ni queue ni tête et qui, pourtant, retombe sur ses pattes ; parce qu'ils ont compris que la crédibilité dans la fiction répondait à une logique différente de celle de la vraie vie : on a le droit d'inventer n'importe quoi, à condition que ça ait un sens par rapport à la *logique interne* du récit.

Je parle technique — pardon, c'est assommant. Je pense très peu technique, moi, quand j'écris. Et je ne leur ai pas parlé technique à eux non plus, en début d'atelier. C'est seulement en approchant de la fin que je prends conscience des ressorts, du squelette, de la mécanique à l'œuvre dans leurs manières de raconter. Alors, à ce moment, je leur parle de ces choses-là, pour qu'ils prennent conscience eux aussi de ce qu'ils ont fait. Qu'ils comprennent que leurs petites histoires, ce n'est pas rien.

Autre chose, que je n'ai pas dite : on s'amuse drôlement, en lisant ces histoires. Vous verrez, si vous avez la possibilité de les voir, une fois qu'elles seront réécrites « au propre », illustrées et exposées sur des grands formats, au CDI du collège d'abord, à la médiathèque de l'Île-d'Elle ensuite.

Une dernière chose, encore : un garçon de l'école m'a montré un texte qu'il a écrit chez lui, *pour le plaisir*. Je l'ai lu. Je l'ai beaucoup aimé.

*c'était naïf
(quelque chose
qu'on dit aussi parfois
à propos de ce que
j'écris) et j'ai aimé
qu'il ose cette naïveté,
qu'il résiste à la tenta-
tion de frimer*

Plus près du nid

JEUDI 2 MAI 2019

billet du 28 avril :
« Passion cigognes »

J'ai montré « mes » cigognes (la famille qui vit à côté de chez moi) à l'intrépide W. Celui-ci est aussitôt monté dans l'arbre d'en face, aidé de sa seule main droite (car la gauche tenait l'appareil photo) et il a réussi à saisir cette image merveilleuse : une moitié du couple de cigognes, saisie dans l'intimité du nid — une image émouvante, avec force détails.



En vrai, non, il n'a pas fait ça. Il est resté à côté de moi, les pieds sur le chemin de terre, mais son appareil photo dispose d'un zoom avantageux (ce que mon téléphone n'a pas). Cela ne diminue en rien ses mérites : ce garçon a des tas d'autres qualités. Par exemple, il m'a généreusement permis d'utiliser sa photo ici. Grâce lui en soit rendue.

Le tour du village

VENDREDI 3 MAI 2019

J'ai fait le tour du village, deux fois. Je veux dire : j'ai fait le tour des *deux* villages.

Ici, en Vendée, je me suis promené dans chaque rue de Beugné-l'Abbé (il n'y en a pas beaucoup) et j'ai été voir les extrémités de chacune : les maisons qui délimitent le bourg, qui marquent son commencement, qui le circonscrivent, qui en dessinent *le tour*.

L'autre village, c'est celui de Théo, dans *Les présents*. Ça fait déjà quelques semaines, quelques chapitres que je suis coincé dans ce patelin, parce que mon personnage s'y trouve aussi. Et là, ça y est : j'ai l'impression que j'ai atteint le point où il va trouver ce qu'il est venu chercher. Qu'il en a *fait le tour*, du village, qu'il n'a plus rien à en tirer. Et qu'il peut rentrer à Paris.



Dans les dernières pages que j'ai écrites, une

connexion s'est produite. Un chevauchement. Une porosité entre le récit et mon quotidien. Mon personnage, progressant sur un chemin de terre, longe des maisons, des prés, des granges. Et moi, à Beugné-l'Abbé, je suis tombé sur une base-cour. Alors, j'ai décrit cette basse-cour et les animaux qui la peuplent, et Théo qui les observe. Et cette poule vendéenne, d'un coup, s'est retrouvée en Bretagne, dans le village de Théo.

C'est à Thiré que ça se passe

SAMEDI 4 MAI 2019



Cet après-midi, atelier d'écriture à Thiré. Merci aux Arts florissants pour la mention dans le programme du Festival de printemps !

fondation des Arts
florissants – William
Christie

«

François Bon Ah le mot « salle socio-culturelle » !

Antonin Crenn Le deux en un !

»

Un faible pour Lairoux

DIMANCHE 5 MAI 2019



J'ai un faible pour Lairoux. Je n'ai pas dit « pour *les roux* » (encore que ce serait vrai aussi, car j'aime bien les garçons roux — je ne sais pas pourquoi —, mais ce n'est pas le sujet, ici). J'ai vu pas mal d'endroits chouettes dans les parages, mais j'avoue : Lairoux, ça me botte spécialement.



Déjà, que je vous dise : pour y aller depuis Luçon, on traverse Beigné-l'Abbé et Chasnais (on pique-nique au bord d'un plan d'eau, à la sortie de Chasnais, après les enclos des poules et des oies), puis

on approche de Lairoux guidés par des panneaux Michelin de toute beauté. On aurait pris le tram, si on avait pu, mais il n'existe plus depuis belle lurette (regardez la gueule de la gare sur la photo, à côté, et vous aurez compris) ; on a donc pris nos pieds et on n'a pas eu à s'en plaindre, car la route est jolie comme tout.

Ce que j'aime à Lairoux : le cheval pie (c'est J.-E. qui connaît les mots pour qualifier les robes des chevaux), à qui j'ai donné de l'herbe, parce que je suis un Parisien qui s'émerveille de chaque animal ; les poules (il y en a partout, mais à Lairoux encore plus qu'ailleurs) ; les maisons faites de vraies belles pierres, pas trop abîmées par les aménagements standards qu'on voit trop souvent sur les maisons de catalogue ; un vrai village, quoi.



billet du 22 mars :
« Des cigognes (et puis
quoi encore) »

Ce que j'aime par-dessus tout, à Lairoux, c'est évidemment le communal : les aigrettes, les cormorans, les échasses, les cygnes, les ibis et les cigognes (je sais reconnaître tout ça, maintenant), qu'on ob-

serve aux jumelles à l'observatoire, ou à l'œil nu depuis la route. Car, voilà : ce que j'aime à Lairoux, c'est cette route qui longe le communal, comme une route de bord de mer, comme une promenade de corniche, comme la Riviera du marais. Je ne l'ai pas prise en photo, je ne vous la montre pas, car l'image serait décevante : il faut la parcourir pour la comprendre. Les maisons (les belles maisons) sont bien alignées sur le bord de la route et, en face, en léger contrebas, le marais s'étend, presque infini, peuplé de ces animaux fantastiques. Ils vivent ici sans nous voir, et nous, nous suivons la route. C'est à cause de cette route-là que j'ai un faible pour Lairoux.

Brest-Luçon-Vintimille

LUNDI 6 MAI 2019

billet du 5 mai :
« Un faible pour
Lairoux »

À Saint-Michel-en-l'Herm, il existe une *rue de l'Ancienne-Voie-Ferrée*. Parce qu'il y avait une voie ferrée, autrefois (je vous en ai touché un mot l'autre jour à propos de Lairoux). Elle a disparu en même temps que les trains, je suppose, ou peu après.



Les trains qui circulaient là étaient affrétés par la compagnie des Tramways de la Vendée — ce qui

conditionne complètement ma façon de les imaginer, du coup, car les trams que je connais sont des moyens de transport tout à fait *urbains*. Alors, il m’amuse de les voir circuler ici, à la campagne, entre Saint-Michel et Triaize. Il existe un *restaurant de la Gare* à Triaize, qui occupe donc probablement l’emplacement, sinon le bâtiment-même, de la gare d’autrefois : je suis passé devant en bus, puisqu’il existe un bus qui va de Luçon à l’Aiguillon-sur-Mer, qui emprunte quasiment le même parcours que le train disparu. Étonnant, comme le progrès (pardon : le Progrès, avec une majuscule) fait apparaître et disparaître les bonnes idées.

Une autre ligne ferroviaire allait de Luçon aux Sables-d’Olonne : elle passait par la départementale et marquait un arrêt à Beugné-l’Abbé. Ah ! ça me serait bien pratique, aujourd’hui, tiens. Plutôt que de prendre le vélo à chaque fois. L’arrêt suivant s’appelait Luçon-Octroi, à cause de l’octroi, ici :



Puis, la ligne bifurquait, quittant la route, passant entre les maisons pour atteindre la gare SNCF. Par où passait-elle exactement ? Derrière le bâtiment de l’octroi, il y a une impasse herbeuse, ne desservant aucune maison, aucun jardin.



sur le site *Archéologie
ferroviaire*

Si j'en crois la carte, il s'agit précisément d'un tronçon de cette voie ferrée disparue. On pourrait presque dire, alors, qu'on l'a transformée (sur quelques mètres) en *coulée verte*.

billet du 19 mars :
« L'Île-d'Elle,
première »

billet du 26 mars :
« Tentative d'épuisement d'un lieu
luçonnais »

La gare SNCF d'aujourd'hui, la seule gare de Luçon, est traversée par le Bordeaux-Nantes, qui marque l'arrêt à Luçon (ouf !) alors qu'il ne s'arrête plus à l'Île-d'Elle depuis belle lurette (vous vous rappelez, l'ancienne gare de l'Île-d'Elle, à propos de laquelle les élèves ont écrit une histoire de fantômes). Le même topo au Champ-Saint-Père : le train passe à travers en snobant la gare, il ne s'arrête pas. Avant de connaître Luçon, j'avais lu *L'enterrement* de François Bon, qui est situé au Champ-Saint-Père : le narrateur arrive au village par le train : la même histoire serait impossible, désormais.

et la rue éblouissante de pluie juste finie. Dans une heure j'ai mon train, j'ai pensé, le Vintimille-Nantes qui s'arrêtait une minute à Champ-Saint-Père, autant de kilomètres pour finir omnibus.

Mais, mais, mais, la chose qui m'a fasciné à propos de la gare de Champ-Saint-Père, c'est qu'elle était parcourue (ainsi que celle de Luçon, donc, puisqu'il s'agit de la même ligne), non seulement par le Bordeaux-Nantes, mais aussi par le Vintimille-Nantes. Vous ne rêvez pas ! Ce n'est pas une invention délirante de François Bon : j'ai vérifié, ça a existé, et pour être plus fou encore, j'ai même cru comprendre qu'il s'agissait d'un Vintimille-Brest. Carrément.

Je disais combien il me serait pratique de monter dans le tram de Beugné-l'Abbé pour faire mes courses à Luçon. Oui. Mais combien il serait beau, alors, merveilleux même, de prendre le Vintimille-Brest ! pour moi qui vis à Luçon et qui écris, depuis quelques semaines, les chapitres des *Présents* dans lesquels mon personnage explore un village breton ; pour moi qui pense déjà à mes futures vacances avec J.-E., en Italie. Ah, ce serait beau.

«

François Bon Les trajets Marseille-Luçon ou Bordeaux-Nantes, ça je les ai pratiqués, mais même dans mon enfance c'était terminé cette voie ferrée – me semble que peut-être la laiterie avait desserte ? beau texte en tout cas (et merci d'être passé par mon *Enterrement*, où je n'ai utilisé Champ-Saint-Père que pour l'onomastique... Par contre si tu as l'occasion, passe voir *Hippobosque au bocage* de Gaston Chaissac, sa période d'avant Vix, ça dialogue bien avec tes observations !)

Antonin Crenn Je ne vois pas l'*Hippobosque* au catalogue des bibliothèques du secteur : je le prendrai à Paris (le titre est très beau).

François Bon Au musée des Sables il y a beau fonds Chaissac.

»

La carte, le territoire et moi

MERCREDI 8 MAI 2019

Ouest France :
« À la médiathèque,
une carte remplie
d'histoires »

On croirait que je présente la météo, sur cette photo : en réalité, je pose devant la carte participative affichée à la médiathèque. Et la photo, c'est dans le *Ouest France* d'aujourd'hui.



« Auteur en résidence en Sud Vendée littoral, Antonin Crenn anime des ateliers d'écriture ouverts à tous, dans le but de créer une carte sensible du territoire. »

«

Amélie Lucas-Gary Antonin Miss météo !

Antonin Crenn J'en rêve ! (Je convoite un poste à **TLSV Luçon**)

Jean-Michel Vern Ce fut aussi ma première réaction.

Parenthèse Cécile Philippe Moi aussi ! ☺

Antonin Crenn Le ciel restera couvert jusqu'à la fin de semaine, et se dégagera franchement la semaine prochaine.

François Bon On ne médit pas de **TLSV Luçon** dont je suis scrupuleux auditeur depuis la 1^{re} heure !

Antonin Crenn Surtout pas ! Je n'oserais jamais !

»

Se laisser surprendre

JEUDI 9 MAI 2019

Troisième et dernière séance à Saint-Martin-Lars-pour-les-intimes (Saint-Martin-Lars-en-Sainte-Hermine pour les officiels) : cette fois, je n'ai pas eu besoin de me lever aux aurores, parce que je suis venu en début d'après-midi.

Puisque je ne vous cache rien, voilà : juste avant, j'ai déjeuné en excellente compagnie, au restaurant de Saint-Juire. Je n'ai pris qu'un verre de Mareuil, afin d'avoir toute ma tête devant les élèves, mais je me suis régalé avec tout le reste. Une bonne adresse. Tellement bonne, que l'un de mes compagnons de table m'a dit y avoir déjeuné avec Arielle Dombasle (rapport au [film de Rohmer](#), évidemment) : quant à savoir si elle était assise sur le même siège que moi, ah, on ne le saura pas. On laissera libre cours à son imagination. Fin de l'intermède gastronomique et cinématographique.

billet du 25 mars :
« L'arbre, la mairie,
la bibliothèque »



Je suis venu l'après-midi, donc, pour changer nos habitudes. Surprise ! On prend très vite des habitudes. La preuve : une petite fille de l'autre classe m'a dit : « tout à l'heure, quand on sera dehors, on te verra te promener » — parce que les autres fois, qui étaient des vendredis matins, quand j'avais fini l'atelier d'écriture avec les *grands*, je faisais un tour

au village (au *plan d'eau*, par exemple, ou au-delà, vers le *château*) et je tombais sur les *petits*, guidés par leur instituteur, en pleine visite pédagogique. Une habitude, déjà.

Voilà, les histoires des enfants ont pris forme. Chacun a trouvé — il me semble — *l'enjeu* de son texte : le défi qu'il devait relever soi-même, qui est différent de celui de la voisine ou du voisin. Pour *surprendre* le lecteur, en fonction de la promesse qui lui a été faite dans le titre de l'histoire. Quelques défis : raconter deux fois la même histoire avec deux points de vue (celui de l'homme, celui de l'extraterrestre) ; faire croire au lecteur que l'histoire se terminera bien, puis lui montrer le contraire (pardon pour le *spoiler*, mais je vous le dis : les animaux n'utiliseront pas leurs pouvoirs pour éviter que l'arbre soit abattu) ; écrire le texte à la première personne, pour éviter de désigner et de décrire le personnage, afin que le lecteur comprenne seulement à la fin à qui il avait affaire.

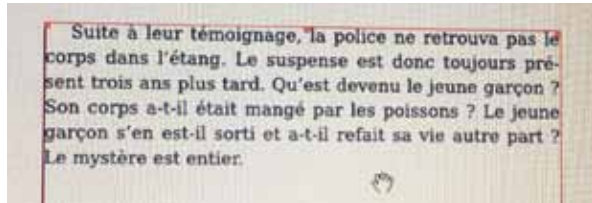
Ils sont vivants, ces enfants : ça saute dans tous les sens (je parle des idées dans leurs têtes, mais pas seulement, je me comprends). Ils me surprennent. Ils s'éparpillent et puis, hop, d'un coup ils ont trouvé ce qu'ils voulaient, et ils écrivent. Ils vont encore m'étonner, je l'espère, lorsqu'ils présenteront leurs créations au public. Ils liront ; ils exposeront leurs textes et leurs dessins ; ils danseront, qui sait ? Tout est possible. Je leur ai dit : étonnez-moi.

Étonnez-moi, Benoit,
chanson de Patrick
Modiano par Françoise
Hardy

Ça se passera le mardi 21 mai, à la mairie de Saint-Juire (et là, eh bien, vous comprenez que ma digression du début n'était pas innocente).

Le disparu de l'étang de Saint-Michel-en-l'Herm

VENDREDI 10 MAI 2019



(Une histoire née dans l'imagination des élèves de quatrième).

«

François Bon Lovecraft était vendéen, je le sais.

»

On allait au bord de la mer

DIMANCHE 12 MAI 2019

Je le savais : j'étais déjà venu à la Tranche-sur-Mer. Un nom pareil ne s'oublie pas. J'ai donc cherché, avec Juline, dans nos albums photos, et on a trouvé les preuves.

L'été, pour les vacances, « on allait au bord de la mer, avec ma sœur, ma mère » (et on écoutait cette chanson, précisément, dans la voiture, car notre mère n'avait pas d'autre cassette à mettre dans l'autoradio). Deux fois, nous sommes venus en Vendée.

Michel Jonasz,
*Les vacances au bord
de la mer*

La première fois devait être en 1999, à vue de nez (il n'y a pas de date sur la photo), et c'était à Saint-Hilaire-de-Riez.



Ce nom-là aussi m'avait amusé (« riez ! », dit-il). J'ai presque l'air sportif, sur cette photo : j'aurais une raquette à la main que ça n'étonnerait personne — enfin, si : ça m'étonnerait moi, parce que je n'ai jamais aimé ça, jouer à la balle). Je n'ai aucune idée de quelle est cette chose que je tiens en main : on dirait un gros caillou. Quant au doigt sur l'objectif de l'appareil photo jetable, c'est celui de ma mère, sans doute.



Voilà la Tranche-sur-Mer : j'en suis certain. La Tranche n'a pas changé — ce qui a changé, c'est ma tronche. Et encore : si peu ! Sur cette photo-là,

une date (imprimée, au dos, par la machine qui développe et qui tire les photos automatiquement) : nous sommes en 2001. Puisque je suis assis, on voit tous les plis, et on constate que je n'avais toujours pas le goût du sport, à l'époque, mais que j'avais celui des crêpes au Nutella et que je ne m'en priais pas (une autre photo de la même série l'atteste, mais je ne vous la montre pas). Je n'avais pas une mauvaise allure, non, mais tout de même, je trouve que je me suis arrangé avec l'âge. Ma grande sœur n'a pas eu besoin de s'arranger beaucoup, elle, parce qu'elle était déjà presque aussi belle qu'aujourd'hui. Bon, elle faisait un peu la gueule, parce qu'elle n'aimait pas les photos, mais on voit bien qu'elle est belle quand même.

Mes souvenirs de ces vacances, honnêtement, sont flous, et se chevauchent. Où nous résidions (au camping ? en appartement ?), je n'en sais rien. Je confonds ces deux étés, et je les mêle à d'autres, passés au bord d'autres mers. Je me rappelle seulement la plage, les baignades. Les crêpes. Nous ne devions pas faire grand-chose d'autre. Et on aimait ça. C'était bien.

«

François Bon Moi ça s'est arrêté en 1964, mais c'est indévissable (La Grière).

Antonin Crenn Ben moi, s'ça s'trouve, c'était à la Grière aussi, mais je crois que je peux dire sans être trop théâtral qu'on « ne le saura jamais » 😊

François Bon Et la hantise de ne pas retrouver sa place en sortant de l'eau sans ses lunettes

Antonin Crenn Ah oui, ça je connais bien ! Mais à l'époque le truc bizarre c'est que j'étais myope, mais ne le savais pas encore. Du coup, je pensais que c'était normal de voir flou : ça ne m'inquiétait pas.

»

Ce qui est Renaissance et ce qui ne l'est pas

LUNDI 13 MAI 2019

billet du 2 mai :
« Plus près du nid »

billet du 2 mars :
« Remonter le courant
(la Vendée est une
rivière) »

Je connaissais déjà Fontenay-sous-Bois et Fontenay-aux-Roses, mais les gens d'ici, quand ils disent « Fontenay », c'est pour dire « Fontenay-le-Comte » — et cette ville-là, je ne la connaissais pas.

Je l'ai visitée hier, de la meilleure façon, c'est-à-dire en compagnie de W. (connu sur [ce blog](#) comme « l'intrépide W. »), qui la connaît mieux que sa poche. Après qu'on a pique-niqué au bord de la Vendée (pour ne pas oublier que [la Vendée est une rivière](#)), il m'a emmené au parc, sur une terrasse d'où on peut embrasser toute la ville d'un coup d'œil et depuis laquelle, peut-être, un Rastignac du Bas-Poitou a lancé un jour son fameux « À nous deux ! »



C'est une belle ville pour ceux qui aiment les vieilles pierres (moi, j'aime ça). Les bords de la rivière, avec les maisons de guingois qui tombent

droit dans l'eau (sans quai pour les en séparer) m'ont fait penser à Saint-Céré. Marrant.



et W. me dit que ce n'est pas une chapelle : c'est l'atelier de gravure d'Octave de Rochebrune (il faut dire que la pièce est dallée de pierre et percée d'ogives, on s'y croirait)

Au château de Terre-Neuve, j'ai appris que Georges Simenon a séjourné deux ans dans ces murs. Il louait deux pièces à l'étage, mais, pour écrire, il préférait être en bas. Il a déplacé une table, qu'il a installée dans un endroit propice : en plein milieu de la chapelle, face au jardin. L'anecdote m'a plu, parce que figurez-vous que j'ai fait la même chose, dans l'endroit où je réside : j'ai déplacé un genre de meuble qui était dans l'entrée, pour le coller dans la chambre, contre la fenêtre : ça me fait un bureau avec vue sur le jardin. Tout pareil. Sauf que mon logement n'est pas Renaissance du tout (il est plus rustique, il est labellisé « camping à la ferme »). L'autre différence, c'est que Simenon a écrit huit romans en Vendée, et que je ne garantis pas d'en faire autant pendant ma résidence.

Déjà, si je termine celui que je suis venu écrire, c'est bien. Je suis peut-être en train d'en commen-

cer la fin. J'ai écrit ces jours-ci quelque chose qui ressemble à l'avant-dernier chapitre... Alors, logiquement, je dois attaquer le dernier, à présent. Le dernier chapitre des *Présents*. L'enjeu de ce chapitre sera de ne rien résoudre du tout, sans finir en queue de poisson. Je voudrais que le lecteur en soit arrivé au même point que mon personnage, c'est-à-dire qu'il finisse par se moquer éperdument de distinguer le vrai du faux, l'histoire réelle du fantasme. J'espère avoir déjà désamorcé, dans la deuxième partie, tout ce qui aurait pu faire croire qu'on menait une enquête, parce qu'il n'est tellement pas question de cela — je ne voudrais pas qu'on voie du suspense où il n'y en a pas.

J'ai réfléchi là-dessus, à la terrasse du seul café ouvert le dimanche à Fontenay-le-Comte (je vous donne le tuyau de suite pour vous épargner de vaines errances : c'est celui à côté des Halles). Je me suis fait cuire doucement la peau en gribouillant dans mon cahier. J'avoue : je n'ai pas seulement écrit, j'ai aussi lu quelques pages de Queneau, pour rire (« Sais-tu seulement *ce*xé, la vérité ? »). Et pour attendre le car du retour. Puis, je suis rentré. Et j'ai écrit ce billet sur mon petit bureau Henri-II, face à la fenêtre, avec vue sur l'accueil du camping.

«

François Bon Un des moments les plus décisifs de ma poor life, ça a été l'année 73, où j'avais été embauché à l'usine SKF, et pour ça j'avais loué une petite piaule quelque part dans ces toits – la vie autonome, une guitare acoustique (c'était l'époque Guitare à Dadi) et ma 2cv – souvent j'allais voir mes grands-parents à Damvix – je sais que j'ai gribouillé pas mal ces semaines-là, mais probablement sur des feuilles dispersées ou papier à lettres, je ne revois pas de carnets et de cahiers, et de toute façon je n'ai rien gardé – un grand moment ça a été

le coup d'état de Pinochet au Chili, et *Ouest France* avait titré : « Un Breton à la tête du Chili » – bien plus en amont, je me souviens de la librairie Dandurand, où on venait pour les livres scolaires quand Messe à Luçon ne les avait pas, et qui me paraissait immense – je me demande d'ailleurs si ce n'est pas ce mois d'août-là que je m'étais acheté mon Petit Robert chez Dandurand – bien plus tard, quand je me mettrai à bosser sur Rabelais, je découvrirais qui était François Viète et le culot intellectuel de ces gens-là – le château de l'Herme-nault, près de Fontenay, est pour moi un lieu aussi emblématique de Rabelais que l'est la Devinière – ça m'a toujours impressionné que la frontière entre marais et bocage est aussi la même frontière qui a prévalu pendant la Guerre de 100 ans, les guerres de religion, puis la chouannerie et même les votes socialistes à l'époque Mitterrand, et que même aujourd'hui on puisse suivre précisément cette frontière – voilà, l'été 1973 j'avais 20 ans et c'est chouette que tes photos tous ces jours réveillent tout ça...

Antonin Crenn Et moi, j'aime lire tes commentaires, je t'entends raconter au coin du feu ☺ C'est vachement bien de savoir tout ça, c'est peut-être même la seule chose qui compte : avoir un aperçu de la vie qui a existé et qui existe encore, quand on regarde ces toits et ces pierres. J'ai cherché : ton usine est toujours là, le bâtiment je veux dire : on y fabrique d'autres choses, mais on y travaille encore ! Je suis en train de vivre des moments importants moi aussi. Ce n'est pas rien, pour moi, ces trois mois où je vis seul hors de chez moi, je sais déjà que je me rappellerai tout.

François Bon C'est bien ce qui résonne dans tes billets, crois-le, et c'est un bonheur de le recevoir là où en soi c'est la zone intouchable...

»

Écrire en noir et blanc et en couleurs

MARDI 14 MAI 2019

Ouest France,
14 mai 2019

En vrai, je suis en couleurs (vous pourrez le vérifier si vous venez vendredi soir à Saint-Michel-en-l'Herm, comme [l'article](#) vous y invite). Et en vrai, il arrive que je sois aussi froissé que sur ce journal (parce que je ne repasse jamais mes chemises).

Saint-Denis-du-Payré

Des ateliers d'écriture avec l'auteur Antonin Crenn



Antonin Crenn en atelier d'écriture au Pôle des espaces naturels.

CRÉDIT PHOTO : OUEST-FRANCE

Antonin Crenn, auteur de romans, nouvelles et livres pour enfants, animait, vendredi, un atelier d'écriture au Pôle des espaces naturels. Invité en résidence par la médiathèque de Sud Vendée littoral, il profite de ces trois mois pour écrire un nouveau roman et partage avec les scolaires ou les habitants des moments d'écriture. **« Je propose des outils pour s'exprimer, une technique personnelle. Mon thème de départ, c'est un lieu ancré dans le territoire et la charge émotionnelle qu'il dégage. »**

Ainsi, chacun des participants choisit un lieu qui lui est cher et le décrit, fait part des émotions qu'il suscite et invente ou non une histoire autour de cet espace. **« Nous définissons ainsi de nouvelles cartes sensibles du territoire. »**
La restitution du travail aura lieu, pour les collégiens, vendredi 17 mai, à Saint-Michel-en-l'Herm, salle des fêtes, place de l'Abbaye, à 17 h. À la médiathèque de Luçon, jeudi 23 mai, à 18 h.

Sainte-

Le por



Redresse

CRÉDIT PHOTO

Afin d'en-
cules loi
hauteur
pont-écl
Cinq-Al
18 mars
Dès se
deux re
remonts
lement !

Un récit « silencieux », sur le fil

MARDI 14 MAI 2019

Après *L'épaisseur du trait*, on retrouve *Le héros et les autres* dans *L'hebdo des notes bibliographiques*, la revue de l'Union nationale Culture et Bibliothèques pour tous. Je partage ici cette jolie recension :

Martin, lycéen, vit dans une petite ville de province, à rebours des autres, principalement ceux de sa classe, excepté Félix. Seul, il arpente la ville et « ses géographies » inlassablement : le cours de la rivière, les ruines du château, le square avec son monument aux morts et son jeune héros de bronze. Parfois, après le lycée, il arrive à entraîner Félix dans de longues promenades, lui fait partager ses lieux, le retrouve au petit pont. Ils échangent peu malgré une relation complice. Puis un jour, Félix n'arrive pas...

Livre de passage dans lequel Martin se confronte au monde, se cherche, s'interroge dans son rapport aux autres. Qui suis-je ? Qui sont-ils ? Qu'est-ce qu'un héros et qui peut prétendre l'être ? *Le héros et les autres* est un récit « silencieux », sur le fil, dans lequel Antonin Crenn est au plus près de la fragilité de l'adolescence, cette période dans laquelle tout peut basculer. On sait peu de choses de Martin, rien de concret sur son quotidien, sa famille, et la temporalité même... Le lecteur le suit juste dans un court laps de temps qui préfigure celui de la construction de soi. Un beau récit, sobre et épuré, à contretemps des modes. Un écrivain en devenir. (M.-T. D. et A.-M. R.)

Sages comme des images dans le journal

MERCREDI 15 MAI 2019

Antonin Crenn fait s'exprimer des élèves du privé



Antonin Crenn au cours d'un atelier d'écriture avec les élèves et leur enseignante.
J. Desrochers - Ouest-France

Antonin Crenn, auteur en résidence à la médiathèque Sud Vendée littoral, a en projet l'écriture d'un roman sur les rapports qu'entretiennent les hommes avec les lieux où ils vivent. Pour mener à bien son projet, il anime des ateliers d'écriture tout public et des ateliers à destination des scolaires.

L'école privée a été choisie pour participer à ce projet de roman. Les élèves des CM1 et CM2 (cours moyens) participent à cette démarche. « Au cours de plusieurs demi-journées, je demande aux élèves de construire des récits sur des paysages de leur environnement, sur des lieux qui leur sont chers, précise l'auteur. Au travers de leurs paroles et de leurs dessins, j'explore les émotions qu'ils ressentent. »

Les récits collectés au cours de ces différents ateliers d'écriture faits avec les enfants seront présentés au public. Une restitution se déroulera à la mairie de Saint-Juire-Champignon le mardi 21 mai, à 18 h 30.

Là, le but du jeu était : « faire semblant d'être des enfants sages pendant que le photographe de *Ouest France* est dans la classe ». Ils sont très forts en mime, les gosses de Saint-Martin-Lars !

et encore plus forts
pour les jeux bruyants
et remuants, même

billet du 26 avril :
« Quand on arrive dans
les villages »

billet du 9 mai :
« Se laisser sur-
prendre »

Voilà, grâce au journal, vous connaissez maintenant les bonnes bouilles des élèves dont je parle sur ce blog, ici et là. Vous pourrez les rencontrer en vrai, vous aussi, à Saint-Juire, mardi prochain à 18h30.

C'est un pic, c'est un cap

JEUDI 16 MAI 2019

On traversait la forêt de Vouvant. Un panneau signalait la possibilité qu'une biche nous coupât la route : ça n'a pas manqué, une biche est sortie du bois, a traversé devant nous. Puis, un autre panneau, plus loin : « Attention enfants ». J'ignorais que des enfants sauvages pussent vivre en ces bois. On ne les a pas vus.

Au sortir de la forêt, une petite route bifurque, presque un chemin. Des arbres, encore, mais d'un autre type. Plus domestiques. Un genre de parc. Ils sont immenses, ils sont en feuilles, ils nous masquent la chose que nous sommes venus voir — moi, je ne sais pas encore ce que ce sera, car c'est une surprise. D'un coup, elle surgit. Comme la biche, un peu plus tôt.

C'est une très grande chose. Un truc immense. Une proéminence, un échafaudage, un derrick, une tour Eiffel, un château d'eau. Que dis-je ? C'est un *chevalement*. C'est ainsi que le nomme W.

Cette excroissance de béton posée sagement sur le sol est la manifestation visible (la partie émergée de l'iceberg) d'un phénomène souterrain dix fois plus profond : le puits dans lequel descendaient les mineurs — car ce *chevalement* est en quelque sorte

la cage d'ascenseur dans laquelle ils se massaient, matin et soir, pour *aller au charbon* et en ressortir. Deux cents mètres de descente : j'en frémis. C'est effrayant, mais c'est abstrait ; j'ai du mal à réaliser, du haut de ma petite vie confortable, ce que cette distance représente. J'essaie de comparer avec une grandeur connue : deux cents mètres, ce serait comme la tour Montparnasse, mais à l'envers, sous le niveau du sol (ce ne serait pas bête, d'ailleurs, d'enterrer la tour Montparnasse — une idée à creuser).



Je me demande à quoi ressemblerait le paysage, vu de là-haut. Je dis :

« Il faudrait installer un escalier, une échelle.

— Il n'y a que les ouvriers qui travaillaient ici, et ceux qui ont rénové la structure, qui ont pu profiter de cette vue : laissons-leur ce tout petit privilège.

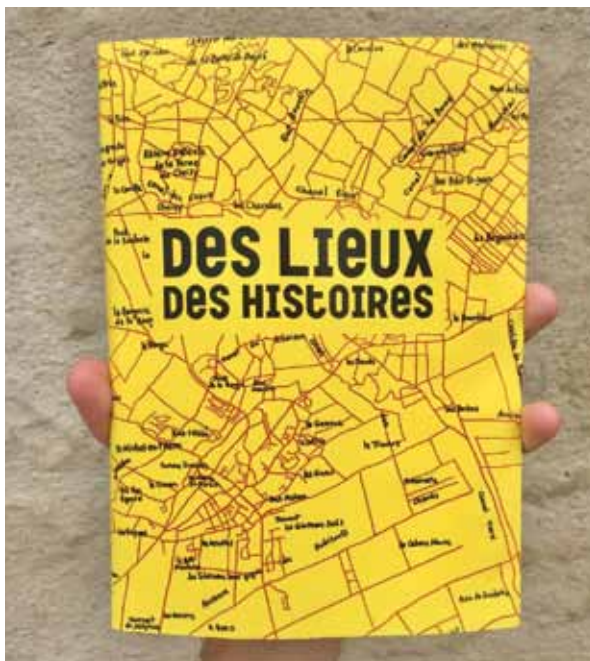
— Ah, mais ! je ne parlais pas de faire monter tout le monde, d'en faire une attraction. Ce serait seulement pour moi, pas pour les touristes.

— Tu es un touriste ! »

En quittant Épagne (car c'est le nom de ce lieu), W. nous fait passer par Faymoreau : les corons étagés en terrasses, les jardins, le jour déclinant sur le bocage. Nous reprenons la route, sans croiser ni biche ni enfant (les unes et les autres sont couchés, sans doute, à cette heure). En regagnant la plaine, le soleil a disparu.

Deux surprises

VENREDI 17 MAI 2019



par moi ;
et reliés par C.,
à la médiathèque :
le résultat est chouette

Quest France :
« La résidence d'auteur
à la rencontre
du public »

Il y aura deux surprises, ce soir : les élèves vont découvrir leurs propres textes, mis en pages ; et moi, je vais découvrir leurs textes, mis en voix — ils vont les lire, leurs histoires !

«

François Bon Ô dis, tu m'en feras parvenir un ? quand même, je fus de ce collègue (je crois bien même à sa fondation...)

Antonin Crenn J'aimerais bien ! C'est la médiathèque qui a fait l'impression et la reliure, je vais voir si tu peux ☺

»

Les loups sont entrés dans Beigné

VENDREDI 17 MAI 2019



Beigné-l'Abbé.

«

François Bon Ô beurk j'aime pas, on a perdu une amie plus que chère ici-même, un chauffard qui se les est pris de face – ironie un peu tragique, nos amis les B., d'Angles, revenaient d'un enterrement à Luçon – j'entends encore la voix, après reçu au Auchan Saint-Cyr où on attendait à la caisse « maman n'est plus ».

Antonin Crenn Oh, je suis embêté, j'aurais voulu que toutes mes photos ne rappellent que des souvenirs gais. Mais, je sais que ça n'existe pas, les souvenirs où tout est gai ; je ne me fais pas d'illusions là-dessus...

François Bon Pas toi qu'es en cause, et le marquage plus piste cyclable n'existait pas, c'était une de ces trois-voies criminelles – par contre c'est bizarre comme le resurgissement des images convoie immédiatement émotion...

»

«

SAMEDI 18 MAI 2019

François Bon Hommage à **Antonin Crenn**

Ça ne devrait pas être si difficile, de voir à distance d'exactly un demi-siècle un jeune auteur arpenter vos propres souvenirs d'enfance, faire atelier d'écriture dans la même classe où vous étiez en sixième, le petit coin de pays où il y a tous vos morts

Au terme de sa résidence à Luçon, Saint-Michel-en-l'Herm et environs, il l'accomplit avec une élégance et une écoute qui me touche très profond

En cadeau cette vue de la « butte huîtrière » d'origine jamais clairement démontrée, de Saint-Michel-en-l'Herm – carte postale Artaud frères, envoyée à mes grands-parents par Victor You, expert automobile (la maison existe toujours), vers 1964 ?



Antonin Crenn Un paysage en couleurs véritables, des hommes portant casquette et un chemin de fer : tu me gâtes, **François**. J'aimerais voir à quoi ressemble cette butte aujourd'hui !

François Bon Ce qu'il en reste, malheureusement... tout ça vendu en poudre pour compléments alimentaires animaux...

Lucm Rezé Couleurs véritables imprimées par les éditions Artaud, longtemps implan-

tées dans la z1 Nantes Est.

François Bon Je confirme !

François Bon Pas d'indication de date, mais l'origine nantaise dûment mentionnée !

Lucm Rezé Je travaillais à coté. C'est fermé depuis un moment mais il doit encore rester le nom sur le bâtiment. Je m'arrêterai le prendre en photo un soir (le matin je suis toujours à la bourre).

Lucm Rezé Souvenir d'enfance d'avoir été voir une course d'ânes à Triaize.

William Chevillon Oh la butte, tu te souviens de ce relief que je t'avais montré au loin
Antonin ? ☺

Antonin Crenn Quand tu m'as emmené à la Dive ? si c'est ce jour-là, j'ai oublié ce détail, tu m'as montré tellement de trucs ☺

François Bon Ah non **Antonin**, c'est sur la gauche quand vous arrivez de Luçon, un peu avant la laiterie (si elle existe toujours), la Dive c'est de l'autre côté...

William Chevillon Cela devait être lors de notre seconde fois à Saint-Michel, en repartant vers l'intérieur des terres.

Antonin Crenn Ah, ben il va falloir que je guette à nouveau, parce que j'ai loupé ça, avec pourtant les deux meilleurs guides du Sud Vendée, **William** et **François**, honte à moi. J'ai été distrait ☺

François Bon Oui mais moi c'est uniquement mémoire télépathique depuis les années 50-60 ! ☺

Marie-Pierrette Salva Pour information, c'est juste après le pont du chenal vieux, la ferme à gauche, on voit un peu la butte d'huîtres avant d'arriver à Saint-Michel-en-l'Herm. Mais c'est privé et pas d'accès ☺

Jean-Loïc Le Quellec Dans les années 1970, j'y allais en mobylette (en partant de Beugné-l'Abbé) pour y chercher des vestiges cachés entre les huîtres, et j'y ai trouvé plusieurs ancrs de bateau en pierre... Lien : *Les buttes coquillières de Saint-Michel-en-l'Herm – Persée*

François Bon Non ? j'ai recommandé ta lecture à Antonin, ton provisoire voisin à B.

François Bon La façon dont Rabelais dit « humions l'air comme huîtres en écaille » confirme l'option commerciale... et donc j'apprends qu'elles étaient transportées non pas en fût mais en panier d'osier, c'était encore la spécialité du père de mon arrière-grand-père à Oléron, mais il eut neuf enfants, au moins six durent quitter l'île, dont celui qui s'installa tailleur de pierre à Saint-Michel...

»

Ne surtout pas les démêler (l'intention et l'influence)

SAMEDI 18 MAI 2019

J'avais écrit une note d'intention, pour justifier mon envie de faire cette résidence, mon projet d'écrire ce roman. À l'époque, mon personnage s'appelait Martin (comme dans *Le héros*) — maintenant, il s'appelle Théo — et j'avais écrit ça :

Martin est au bord du canal avec un groupe d'amis. Les amis se baignent dans le canal, comme c'est désormais permis de le faire à Paris (nous sommes bien dans une description réaliste d'aujourd'hui). En marge du groupe, le garçon du septième étage : il se tient éloigné de l'eau, car il ne sait pas nager. La soirée s'étire : on se promène au bord de l'eau, on franchit les ponts, le groupe d'amis se dilate, forme de petites grappes.

Marrant, que j'aie voulu situer cette scène-là au bassin de la Villette (où on se baigne, c'est vrai), alors que toutes les scènes parisiennes sont localisées plutôt autour de la Nation. Mais, j'avais besoin d'eau à ce moment du récit.

Fin avril, pendant cet intermède parisien entre mes deux mois luçonnais, avec J.-E., on est passé dans ce coin-là. Je ne pensais plus à la note d'intention. Devant le pont levant de la rue de Crimée, j'ai aimé observer une nouvelle fois son fonctionnement (j'ai fait cette vidéo, bêtement : une story, comme on dit).

Ici, en Vendée, j'ai pensé plusieurs fois à Rohmer, à cause de Saint-Juire. Et figurez-vous que dans

mon compte
Instagram :
@antonincrenn

billet du 25 mars :
« L'arbre, la mairie,
la bibliothèque »

où se situent Saint-Céré et mon *Héros*

où se situent Goudelancourt-lès-Pierrepont et un paquet de souvenirs d'enfance

notre DVD de *L'arbre, le maire et la médiathèque*, à la maison, nous avons aussi *Fermière à Montfaucon*, en guise de bonus sur le thème rural (ce Montfaucon, ce n'est pas celui du Lot, mais celui de l'Aisne). C'est un documentaire. Et figurez-vous, aussi, qu'on peut voir sur Gallica plusieurs documentaires que Rohmer a réalisés pour l'Institut pédagogique national. Un après-midi où il pleuvait sur la plaine de Luçon, je suis resté enfermé, et j'ai vu d'abord celui-ci : *Métamorphoses du paysage : l'ère industrielle*.

Il est fascinant — la beauté des plans, celle de la langue. À 1 minute 30, nous montrant une pelleteuse sur un chantier urbain, et nous montrant surtout le petit garçon qui observe la pelleteuse, il dit : « L'espèce de fascination qu'elle exerce, la rêverie qu'elle suscite, la beauté propre qu'elle possède, sa poésie même, pourrions-nous dire, sont-elles si différentes de celles dont nous parons notre vieux moulin de toile et de planches ? » Alors, quand J.-E. est venu me voir à Luçon, je lui ai montré ce film, et je suis resté scotché à nouveau.



À la minute 19, on voit le pont levant de la rue de Crimée. Encore lui.

J'ai fini par l'écrire, cette scène prévue dans la note d'intention. Alors que d'autres ont été modifiées (ou ont disparu), celle-ci n'a pas tellement changé : elle était claire dans mon esprit dès le début. J'y ai seulement ajouté ce détail : ce jeu de poulies, cette belle mécanique de la rue de Crimée. Pour le plaisir de me laisser pénétrer par les coïncidences, par les influences.

Raymond Queneau,
Les fleurs bleues

Il est possible que la péniche de Cidrolin, dans *Les fleurs bleues*, ait confirmé mon envie de canal. J'avais emporté ce livre sans savoir ce qu'il y aurait dedans, et il s'avère d'un grand soutien dans l'écriture de ce chapitre. À cause du bord de l'eau, donc, mais surtout grâce à sa fin qui ne résout rien. La question posée au début (« Est-ce Cidrolin qui rêve du duc d'Auge, ou le duc d'Auge qui rêve de Cidrolin ? ») pourrait ressembler à une énigme, dont le lecteur voudrait à tout prix découvrir le fin mot. Mais, on ne le saura pas vraiment, ce fin mot, car il n'a aucune importance. La beauté du récit n'est pas dans la résolution du problème, mais dans le récit même de ce flou, de ces passages entre la réalité et le rêve. Oh, comme je voudrais qu'on comprenne, en lisant *Les présents*, que mon projet est précisément celui-là ! mêler le réel à la fiction, ne surtout pas les démêler.

«

François Bon Le Rohmer « paysages industriels », grande vénération pour moi aussi, il anticipe même nos usages YouTube, mais je n'avais jamais croisé avec la Vendée, alors que sur la dalle de Cergy on continue d'aller prendre le café au

Columbia à cause de *L'amie de mon amie*.

Antonin Crenn L'école dans laquelle Luchini est instituteur est devenue l'atelier et garage d'un entrepreneur de travaux publics, et une école flambant neuve a été construite à côté : une architecture contemporaine, certes, mais cachée – sans abîmer l'Arbre, ni le fameux équilibre du paysage, avec les champs devant l'église ! Le village de Saint-Juire vu par Rohmer n'a pas changé, à part ça.

François Bon Pour moi énorme parenté du Rohmer avec le vénérable ancêtre : [lien vers « Twenty Four Dollar Island » \(1927\), Robert Flaherty](#)

Antonin Crenn Oh comme ces images sont belles ! je regarderai la vidéo avec attention plus tard, je veux vraiment voir ça.

»

Des lieux, des histoires : la carte du territoire

DIMANCHE 19 MAI 2019

Pendant les ateliers d'écriture que j'ai animés, j'ai proposé à chacun, à chacune, de choisir un lieu. Et, à partir de ce lieu, d'écrire une histoire. Entre le début et la fin, que s'est-il passé ? J'ai parlé (beaucoup) pour lancer des idées, tendre des perches, indiquer des pistes. Pour décrire le lieu, pour évoquer des émotions, pour créer un personnage. Et chacun, chacune, a écrit son histoire — réelle ou imaginaire — ancrée dans un lieu. Ensuite, j'ai placé ces histoires sur [la carte](#) du territoire :

une carte interactive
sur uMap



Il y a encore des timides, qui n'ont pas osé m'envoyer leur texte après que l'atelier s'est terminé. Tant pis pour moi... mais, il n'est pas trop tard ! J'aimerais encore compléter cette carte : j'y ajouterai les textes quand ils arriveront...

Le beau vélo

LUNDI 20 MAI 2019

Au fait, je ne sais plus si je vous ai dit que j'avais un beau vélo ? Il est orange. Comme je vis à la campagne sans voiture, il est mon meilleur ami. J'ai pris cette photo pour la frime.



Avant que vous fassiez du mauvais esprit en disant « hé, on voit la béquille de ton vélo, tu parles d'un aventurier », je préfère le dire moi-même : oui, la béquille est baissée, et la photo est prise avec le déclencheur automatique de mon téléphone qui est, lui, coincé sur une branche (c'est dans la forêt de Barbetorte, pas loin de mon village). Puisque je vous le dis, que c'est de la frime.

aux Magnils-Reigniers

«

François Bon La Vendée sud, c'est la jungle ! (bien reçu ton courrier, happy !)

Antonin Crenn Chouette ! Le facteur doit être plus rapide que moi à vélo, alors !

»

On a vu des ponts (il n'y a pas de hasard)

MARDI 21 MAI 2019

Une escapade hors de Vendée. Pour quitter le département, on a franchi un pont : le pont du Brault. Après, on est entrés ailleurs, en Charente-Maritime.

Le pont du Brault, je ne l'ai pas vu fonctionner, mais il paraît que c'est un pont à bascule et que, parfois, il reste suspendu : il a du mal à se fermer. Alors, on fait rouler un camion très lourd dessus, et hop, il tombe. Fastoche !

L'idée d'aller en Charente-Maritime, c'était pour voir la Rochelle. Mais, avant d'arriver en ville, on a fait des détours dans la zone portuaire. Il y avait des silos magnifiques et de beaux lettrages. J'ai vu l'inscription « Compagnie du phospho-guano » sur un bâtiment industriel et j'ai pensé au *Temple du soleil*.



On est arrivés au pied du pont de l'île de Ré. On ne l'a pas emprunté, non. On n'est pas montés dessus — on voulait seulement le voir *du dessous*. C'est une longue bande de béton, très longue. On dirait qu'elle court d'un seul tenant, moulée sur place, sans aspérité. Plastiquement, ça ne me passionne pas, pour le dire franchement. Je suis content de

voir de près, tout de même, ce que j'avais vu de loin, depuis la Faute ou la Tranche-sur-Mer.



En ville, on a observé encore un autre pont : le pont du Gabut. Celui-là est cent fois plus beau, il est du type *basculant*, comme un pont-levis de château-fort, ou comme le pont du Brault. La dentelure de l'engrenage est splendide : j'ai pensé, bêtement, qu'on pourrait casser des noix entre les roues crantées. Je deviens calé en ponts, depuis quelques jours : je m'étais déjà rencardé sur celui de la rue de Crimée, qui est ce qu'on appelle un pont-*levant*, et non pas *levis*, parce qu'il se lève, lui, à l'horizontale.

billet du 18 mai :
« Ne surtout pas les
démêler (l'intention et
l'influence) »

Tant qu'à faire de la route, on a été voir Rochefort et son éminent pont *transbordeur*. Ça, c'est carrément plus ma tasse de thé que le pont de l'île de Ré : c'est de la mécanique et de la poésie,

mêlées à parts égales. Un panneau touristique-pédagogique nous rappelle que ce n'est pas n'importe quelle scène des *Demoiselles* qui a été tournée ici, mais la scène d'ouverture. Carrément. Et il nous explique que, pour Jacques Demy, le passage de ce pont symbolise la traversée de la frontière entre le monde réel et celui du rêve, de l'imaginaire. Évidemment.



Alors, je repense à mon pont à moi, celui de la rue de Crimée, dans *Les présents*. Et je l'analyse à l'aune de ce qui est dit sur ce panneau. Je me dis que, si j'ai introduit ce pont dans ce chapitre (alors qu'il n'y était pas prévu initialement), ça n'est sûrement pas par hasard : ma grande préoccupation, à ce moment, était précisément de resserrer encore les liens entre le vrai et l'imaginé, entre le monde réel et le fantasme. Et de clore une longue parenthèse, inaugurée à la moitié du roman, quand Théo quitte Paris pour se rendre au village. Dans ce chapitre central, écrit au mode conditionnel — je demande pardon, par avance, au lecteur —, il prend le train à

Montparnasse, direction la Bretagne. Il parcourt des paysages. Et, soudain, au détour d'une page, je m'attarde sur la description du *viaduc de Morlaix*.

Le viaduc de Morlaix ! Encore un pont ! Décidément, il n'y a pas de hasard (et ça tombe bien, car ça aussi, c'est le sujet du roman).

En pleine fiction

MERCREDI 22 MAI 2019

On était dedans jusqu'au cou : toute la journée, on a navigué en pleine fiction.

Je commence par la fin : hier soir, c'était à Saint-Juire que ça se passait : la restitution publique des ateliers d'écriture. J'étais content comme tout de découvrir les textes terminés par les enfants de Saint-Martin-Lars car, pour certains, je n'en connaissais pas la fin (et il y en a des gratinées, je vous le dis). Ils s'étaient entraînés à lire à voix haute (pas évident, devant tout le monde), alors on s'est laissés porter par leur lecture pour découvrir des lieux réels (les lieux qu'ils ont choisis), basculant, d'un coup, dans la fiction totale (on a bien rigolé quand Wonder Woman achète une maison au village, sans savoir qu'elle aura pour voisins ses collègues super-héros). Après eux, les grands (les participants d'un autre atelier, que j'ai animé à Thiré) se sont prêtés au jeu à leur tour (sous le plafond à la française, devant le portrait de Clemenceau), nous prenant par la main à travers champs et à travers les époques.

billet du 15 mai :
« Sages comme des
images dans le journal »

billet du 4 mai :
« C'est à Thiré
que ça se passe »



Je venais de passer l'après-midi à Thiré, à visiter un domaine complètement fou, qui m'avait déjà plongé dans un monde parallèle. Le jardin et les propriétés de la fondation des Arts florissants William Christie, c'est un parc aristocratique créé de toute pièce autour d'un logis de ferme (une très belle bâtisse, certes, mais pas un château) : des maisons de village, des bâtiments agricoles transformés d'un coup de baguette magique en un décor excentrique et luxuriant, délicat et — on peut le dire — délirant. C'est une expérience fascinante, la déambulation dans cette œuvre d'art vivante, peuplée de libellules et de papillons. Un homme s'est installé là un jour, en disant : ces champs, ces vieux murs, deviendront mon jardin extraordinaire et les décors de ma musique. Et voilà. Juste un exemple : une pauvre grange, démontée et remontée pierre par pierre, dont la charpente toute neuve est couverte de tuiles anciennes, paraît n'avoir pas changé depuis des siècles ; seul un clocheton inutile, rustique et raffiné à la fois, est l'indice que cette grange

n'est pas qu'une grange, mais une œuvre d'art, une fiction.

billet du 25 mars :
« L'arbre, la mairie,
la bibliothèque »

Voilà, j'avais encore ces images-là dans la tête quand j'écoutais les mêmes (et les grandes personnes) lire leurs histoires. Et, autre chose que je n'ai pas dite (mais vous l'aviez deviné, puisque je radote) : tout ça se passait dans la petite mairie de ce village, Saint-Juire, décor de cinéma. Et les mots qui ont été le plus souvent prononcés, c'était sûrement « arbre » (trois textes, au moins, faisaient jouer un rôle capital aux arbres), « mairie » (parce qu'on a rendu hommage au lieu qui nous accueillait) et « médiathèque » (parce que c'est elle qui m'emploie, ne l'oublions pas). À force d'appeler ces mots, on prenait le risque de voir débarquer Arielle Dombasle à tout moment — je m'y croyais — je n'en aurais pas été étonné le moins du monde... au point où j'en étais.

billet du 9 mai :
« Se laisser sur-
prendre »

Où sont les hommes ? (à Bessines)

JEUDI 23 MAI 2019

« Bonjour madame, nous cherchons les petits hommes verts.

— Vous ne les avez pas trouvés ? Aucun ?

— Non. On a fait le tour du village, pourtant. »

billet du 29 avril :
« Qui es-tu, homme de
Luçon ? »

voir : www.hyber.tv

W. et moi sommes à Bessines, en Deux-Sèvres. À Bessines, il y a l'homme de Bessines. L'homme de Bessines n'est pas comme l'homme de Luçon (qui est, lui, un ancêtre hominidé vivant aux Philippines) : il s'agit d'une œuvre d'art de Fabrice Hyber — Fabrice Hyber étant, lui, un homme de Luçon, dans le sens où il est né à Luçon (mais en

Vendée, pas aux Philippines). Cette œuvre consiste en une série de sculptures de petits hommes verts. On aimerait bien les voir, mais où sont-ils ?

« Il y en a un à l'espace Noisy, sur la rue des Trois-Ponts. Vous le trouverez à coup sûr », dit la femme. Une autre femme intervient : « Juste là, devant l'église, à l'entrée du cimetière, il y en a un aussi ! » Ah, bon. Nous leur disons merci, mesdames, et nous repartons à l'aventure.

Heureusement qu'il fait beau. On pourra dire, au moins, qu'on a fait une belle balade. On retourne à l'église, alors, qui est très belle, avec son chevet à colonnade, ses modillons tous différents. Mais, d'*homme de Bessines*, point. Aucune trace au sol ne suggère qu'une sculpture a existé ici récemment. Que s'est-il passé, chez cette femme, pour qu'elle ait vu un petit homme vert à cet endroit ? Étrange.

On reprend la voiture, en quête de l'espace Noisy. Quand on l'aura trouvé, on verra l'homme, c'est sûr. Mais ça ressemble à quoi, ce truc ? Bon, on va bien tomber dessus, car voici la rue des Trois-Ponts. Nos yeux guettent l'apparition d'une de ces choses architecturales qui porte le nom, souvent, d'« espace » : une salle polyvalente, un truc dans le genre. Rien. Alors, on s'arrête là, au bord de l'eau. Un enfant pêche. Un autre est perché sur un muret. Une sorte de clairière, où un chapiteau vient d'être démonté : c'est peut-être le fameux *espace événementiel*, et un petit homme se tiendra là, devant ? Non. Toujours rien. Je dis à W. : « Et maintenant qu'on a quitté le village pour la forêt, trouver un homme vert là-dedans, ça fera *ton sur ton*, ça va

être galère ». Car le décor, à ce moment, est un peu comme ça :



Il faut se rendre à l'évidence : nous sommes bre-douilles. Nous avons parcouru toutes les rues, tous les chemins de Bessines. Nous avons parlé à des femmes, rencontré des enfants. Mais, aucun homme. Ni vert, ni d'aucune autre couleur. Et si les seuls hommes de Bessines, c'était nous ?

Les bonnes têtes

JEUDI 23 MAI 2019



Ouest France : « Remise officielle de recueils aux élèves de 4^e »

Ils ont de bonnes têtes, les jeunes gens de Saint-Michel-en-l'Herm, vous ne trouvez pas ? (Et moi aussi, par la même occasion ?)

«

François Bon Ah ah, et en secret tu me donneras les noms, suis sûr qu'en reconnaîtrai ! tu leur as pas montré mes pompiers de 1963 ?

Antonin Crenn Je ne leur ai pas montré, non, je me serais pas permis, c'est un film perso ! Et puis pendant les séances on n'avait pas beaucoup de temps. Et figure-toi que je ne connais même pas leurs noms, seulement leurs prénoms ☺

»

Prendre le bus (Je me souviens de Noirmoutier et de Fontenay-sous-Bois)

VENDREDI 24 MAI 2019

J'ai acheté quelque chose d'absurde au vide-grenier. Comme si ma valise n'était pas déjà assez lourde, à cause des bouquins. Mais, j'aime les panneaux, les plaques de rue, quand les lettrages sont beaux. Et là, franchement, c'est beau.



Je me souviens de Fontenay-sous-Bois. Juline a habité là quand elle a quitté l'appartement où nous avons grandi. C'était un deux-pièces vieillot dans un immeuble en briques, ça craquait de partout, ç'avait beaucoup de charme. Pour s'y rendre, il fal-

lait prendre le bus 118 (couleur moutarde) à la porte de Vincennes, puis descendre devant le cinéma Kosmos. La vitesse du bus, elle, n'était pas kosmique du tout, il fallait des plombs pour arriver là-bas. C'était une expédition.

J'ai fait une recherche rapide sur le web, qui mériterait d'être fouillée. Il semble que la commune de Fontenay-sous-Bois avait un centre de vacances à Noirmoutier — plus précisément : au Vieil.

Je me souviens du Vieil. La première fois que nous sommes allés à Noirmoutier avec J.-E., c'était chez C. et Y., nos voisins de l'île (une autre île, à Paris, où nous habitions alors). Y. avait tenu à nous faire visiter les parages, il avait loué une voiture exprès. On avait fait le tour des villages, j'avais pris des photos (à l'époque, je publiais des images sur [cet autre blog](#)). C'était en février, il y avait cette brume épaisse qui enveloppait le paysage. Nous étions entrés dans la chapelle du Vieil et, là, je me souviens du tableau *La pêche miraculeuse*, d'un certain Henri Rousseau qui n'était pas douanier.

mon blog de photos,
archives de février 2011

Pour venir jusqu'à Noirmoutier, on avait dû prendre un bus à Nantes. Il fallait des plombs pour arriver là-bas. C'était une expédition.

Je n'ai jamais été dans un *centre de vacances*. L'idée même de partir en « colonie », pour moi, aurait été une punition. J'imaginai pourtant assez bien à quoi cela pouvait ressembler, une *colonie de vacances*. Ce devait être un peu comme un voyage scolaire, par exemple : des enfants massés dans un car, pendant des plombs, pour aller à la Bourboule et visiter des volcans. Une expédition.

où le beau lettrage
de la gare indique :
Napoléon-Vendée

Demain, je ne prendrai pas le bus, mais le train. Heureusement. Tant que la gare de Luçon existe encore. Je changerai à la Roche-sur-Yon et, arrivé à Montparnasse, je me détesterais d'avoir acheté ce panneau qui pèse des tonnes. Je redouterai les escaliers du métro. Alors, je prendrai le bus pour rentrer chez moi : le 91 (couleur moutarde).

«

François Bon Je suis grand-père d'un petit être à Fontenay-sous-Bois, une maison en brique aussi – ma première année de vie ma mère était institutrice à l'Aiguillon-sur-Mer, je n'ai jamais su où nous étions logés, ensuite on est venu à Saint-Michel, là je me souviens – une fois j'ai amené deux de mes fils leur montrer où j'habitais – la maison était fermée, on est passé par dessus le mur pour entrer dans le jardin – je ne me souvenais pas de combien minuscule.

Antonin Crenn Il n'y a pas de « le-Comte » dans ce Fontenay-là, mais on y est bien quand même !

Antonin Crenn Et l'école de l'Aiguillon, où ta mère était institutrice, l'as-tu revue ? (Cette école ne participait pas à mes ateliers d'écriture, mais participera peut-être à la Semaine du livre au printemps prochain, qui sait ?)

François Bon Non, par contre les souvenirs de Saint-Michel sont hyper précis.

»

Voilà, c'était beau

SAMEDI 25 MAI 2019

billet du 3 avril :
« Il n'y a pas de grande
différence (Rosnay,
troisième) »

Dans le train, de retour pour Paris, je regarde les photos que j'ai prises ce matin à l'école de Rosnay. Les enfants ont exposé et lu leurs textes, c'était une belle fête. Ce qu'on ne voit pas sur les images, ce sont les cookies que l'un d'entre eux a faits exprès pour moi, et que j'ai mangés avant que les invités arrivent, pour ne pas faire de jaloux.



Tout était simple, chaleureux. On était contents d'être ensemble, et on le disait. C'était beau. Même le ciel, finalement, n'était pas si gris qu'on le croyait d'abord : un nuage s'est écarté juste quand les enfants allaient commencer à lire : ça tombait bien. Au même moment, les cloches de l'église ont carillonné : c'était drôle, c'était gai, mais ce n'était pas pratique du tout pour la lecture. On a attendu qu'elles cessent, car elles auraient couvert leurs petites voix.



Ils avaient l'air fiers d'eux, alors je l'étais aussi.

Suspendues à la corde avec les textes, j'ai découvert les photos que Nicolas, l'instituteur, a prises pendant les ateliers d'écriture. Je les partage avec vous complaisamment, pardon, parce que je m'y trouve bien. En les regardant, j'ai l'impression que ma présence dans cette classe est *naturelle* – quel sentiment étrange, pour moi, qui n'avais jamais fait ça avant ! – et c'est précisément cela que j'ai ressenti, sur le moment même : j'étais le bienvenu, à *ma place*, accueilli. Exactement comme sur ces images.

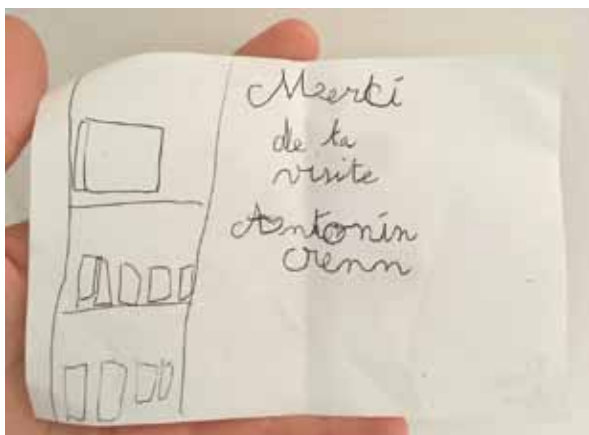


De cela aussi, je suis fier – voilà, tant pis, je l'ai dit.

lisant *Écoute s'il neige* de Cathie Barreau, trouvé il y a trois jours dans la « boîte à livres » de la place Leclerc, qui se passe entre la Vendée, Nantes et Paris, à mesure que je parcours en train ces mêmes lieux

Voilà à quoi je pense, dans le train du retour pour Paris. Et j'ai largement le temps d'y penser, d'ailleurs, car un arbre tombé sur la voie à Sablé-sur-Sarthe nous oblige à un détour par Saint-Pierres-des-Corps (je dis « nous », mais je ne suis pour rien dans la conduite du train, hein). Avec tout ça, J.-E.

a poireauté presque une heure à Montparnasse, faisant dix fois le tour du quartier. Il m'a attendu, nous nous sommes manqués. Dans le bus qui nous portait jusque chez nous, je lui ai raconté tout ça, et j'ai ouvert mon sac à dos pour lui montrer les cadeaux que j'ai reçu le matin, à Rosnay – je ne vous dirai pas ce que c'est, à vous (c'est trop perso), mais dans l'un d'eux il y avait ce petit mot :



Voilà, c'était beau.

Venelles du temps

ÉTÉ 2019

[...]

Ce qu'on ne retrouvera pas, et qui m'appartient : ce vieux moignon d'arbre mort, au bout du jardin, et quand j'y grimpais au loin la mer. Les tempêtes quand on allait voir le dimanche les vagues faire tomber la vieille digue, et les routes inondées, la plage de la Faute-sur-Mer qui avançait et reculait chaque année de cinq cents mètres comme de rien (ô cette triste tragédie de Xynthia, ce dans quoi elle mord encore). Ce sentiment à vivre sur une île, le bas du village en dessous du niveau de la mer et le parc touffu de la vieille abbaye comme terrain de jeu clandestin. Le souvenir des annonces du garde-champêtre avec son tambour et chaque automne le montreur d'ours qui passait, nous précautionneusement retirés derrière les vitres. La télévision commençait juste à pointer ses antennes, les magazines étaient en noir et blanc, une fois par mois un camion installait du cinéma dans la salle des fêtes – mais je ne me souviens plus des films – et rien ne troublait le bruit de la mer et du vent (sinon l'harmonie municipale dirigée par le quincaillier, Louis Ardouin). Cette surluminosité de tout ici dans l'omniprésence de la mer, et comment aux grandes marées chacun allait puiser dans ce qui semblait infini et n'est plus qu'un stérile désastre écologique.

Non pas que la ruralité ait fini d'un coup. Peut-être que mes frères et moi en serions comme l'extrémité d'une branche, aventure d'un siècle qui nous condamnerait à ne rien comprendre du présent (j'en savais si peu, de tout ce qu'a vu et exploré Antonin). Une tradition de tresseurs de paniers, probablement montés du Pays basque par la côte, installés à Oléron à cause des huîtres, et comme il y a neuf enfants il faudra bien qu'ils s'en aillent de l'île. L'un partira zouave, un autre (Zacharie) s'en viendra tailleur de pierres et s'installera dans une grange à Saint-Michel. Son fils (Eugène), né en 1899, fera un apprentissage de menuisier : sa chance, puisqu'en 1915 il échappera à la boucherie et sera envoyé dans ces premières usines d'aviation, à Levallois-Perret : « j'ai touché le manteau de Guynemer », dira-t-il fièrement. En 1918, il entre à la Régie des transports parisiens, reconversion du matériel de guerre. En 1924 mariage et naissance à Paris de mon père, il les embarque sur le side-car de la Harley Davidson récupérée des Américains et demande un bout de la grange. Premier tracteur, première motopompe (oh, l'importance de ces motopompes dans le marais), première voiture vendue au médecin, puis le premier moteur sur le bateau des Perrault, à l'Aiguillon. Le xx^e siècle même ici n'aura jamais été écart ni stagnation. Le grand-père fait ambulancier, auto-école et croquemort. À l'hôpital de Luçon on ne rédige pas d'acte de décès, on déclare les macchabées morts pendant le transport, ça simplifie les formalités. C'est son Ausweis pour transporter les morts qui lui permettra en pleine guerre de devenir maillon de la Résistance.

Rien de cela qui concerne Antonin Crenn, qui courra les mêmes routes, mais c'était bien ce qui en résonnait, qui concerne mes propres expériences d'auteur, là où elles m'ont mené : que pouvons-nous savoir, dans nos survols et notre confort de plumitif en balade, de l'épaisseur du temps, de l'imaginaire et des fantômes ?

L'an passé, on nous a demandé une « réduction des restes » pour notre emplacement familial au cimetière, sous le fier monument du tailleur de pierre. J'ouvre Google Street View : les raccourcis que nous prenions, enfants, dans ce labyrinthe de murs pour protéger ce pays du grand vent d'ouest, que j'aime tant, on les aperçoit inchangés.

J'ai appris, à ce séjour d'Antonin Crenn, et tout ce qui vint de récits dans ses ateliers, que dans ce que nous nommons aujourd'hui « territoire », les poches qui étaient les nôtres (Saint-Michel-en-l'Herm connaissait Triaize, mais Champagnéles-Marais ou l'Île-d'Elle étaient comme des pays lointains) s'étaient réunies.

Ce qui me touche, à lire les errances et rencontres d'Antonin Crenn – et où je retrouve ce qui me relie à un autre auteur de ces ciels, les *Lettrines II* de Julien Gracq –, c'est l'humilité par quoi, dans ce réel pour lui très neuf, et le paradoxe d'y être piéton quand nous on est comme indétachables de nos voitures, c'est lui-même qu'il cherche, et les pistes de son écriture, sa curiosité devant l'image qu'est le réel qu'on découvre, et les images qu'on convoque, archives ou autres filmeurs, d'autres réalités, pour s'approcher de cet impalpable qui seul nous réunit.

Alors j'ai pris confiance. Dans ces semaines de la résidence d'Antonin Crenn, il a eu la politesse, le devoir, ou simplement le désir je ne sais pas, de nous en rendre compte au quotidien. J'ai su très vite que ce ne serait ni appropriation, ni écroulement ou mise à mal de ce qui me relie aux vieilles venelles de l'enfance, mais au contraire comme une lente et fine irrigation. Ces conversations Facebook reproduites ici, qui parfois paraîtront bien absconses, je le redoute, témoignent surtout de ce dont les textes inauguraient le partage : et si, simplement, il était question de ce qui nous fonde comme communauté, n'importe où qu'on soit, et que ce qu'on nomme littérature soit juste ce en quoi le langage en est le tenseur, la matière, à condition que l'expérience en soit ouverte, collective, voire don ?

Et la surprise pour moi, ces quelques mois plus tard, d'être ici à en parler !

François Bon

Les auteurs

Antonin Crenn

Né en 1988, vit à Paris.

Dans ses premiers livres, il est question d'herbes folles (*Passerage des décombres*, Lunatique, 2017) et de souvenirs d'enfance (*Les bandits*, avec Jérôme Poloczek, Lunatique, 2017). Ses romans sont des récits d'apprentissage où les émotions dialoguent avec les espaces d'une petite ville (*Le héros et les autres*, Lunatique, 2018) ou d'une grande (*L'épaisseur du trait*, Publie.net, 2019).

Blog : www.antonincrenn.com

François Bon

Né à Luçon en 1953. Mère institutrice à l'Aigillon-sur-Mer puis Saint-Michel-en-l'Herm, où son père et son grand-père sont « motoristes ».

Parmi ses livres publiés, *Le crime de Buzon* (Minuit, 1986), *Mécanique* (Verdier, 2001) et *Autobiographie des objets* (Seuil, 2012) sont particulièrement liés à son pays de naissance.

Site : www.tierslivre.net.

Nous connaissons Antonin Crenn

POSTFACE

Qu'est-ce que veut dire, au fond, connaître un auteur ? C'est peut-être pour répondre à cette question que naît une résidence. On le sent bien au moment d'échanges intenses mais rapides, lors des séances de dédicaces : pour connaître un auteur, il faut du temps. Le temps de lire déjà. Et dans le cas des livres d'Antonin Crenn, qui sont courts, il faut prendre son temps, le temps de peser chaque mot. Alors la lecture se vit au rythme d'une petite balance où chaque mot tombe, goutte après goutte.

Il faut du temps et c'est cela, une Résidence : offrir du temps. Trois mois pendant lesquels l'AUTEUR est là. Il réside dans notre ville, tout près de nous, s'éloigne de sa vie pour nous, s'invite dans notre quotidien et cela nous questionne, voire nous bouscule. Son projet de roman parlera-t-il de nous ? est-ce un auteur qui croque les gens, les projette dans ses histoires ? C'est la première fois qu'un auteur nous répond, directement, grâce à sa chronique quotidienne, au moins quant à ce qu'il pense de nous....

Ce journal de résidence est d'une telle bienveillance que l'on se dit non seulement « il nous aime », mais on découvre aussi les lieux, nos lieux, avec lui. Grâce à son exploration à pied, à vélo orange, en voiture : en passant par Luçon, Saint-Juire-Champgillon dont son arbre et sa bibliothèque, le communal des Magnils et ses cigogneaux, le « gouffre » de l'Île-d'Elle, le rocher de la Dive à Saint-Michel-en-l'Herm... on a l'impression de mieux connaître

nos paysages, par l'attention qu'il leur porte.

N'oublions surtout pas le temps qu'Antonin a pris pour partager ses techniques d'écriture, pour nous amener, un stylo à la main, à écrire. Il s'est parfois amusé de nos hésitations, de nos balbutiements, mais il a beaucoup travaillé. Il a partagé discrètement nos émotions. Il est redevenu gamin lors d'un atelier à Rosnay, a demandé aux enfants de Saint-Martin-Lars de décrire leur village comme s'ils étaient des visiteurs venus d'ailleurs, a déambulé dans le jardin extraordinaire de William Christie à Thiré, rencontré des ibis sacrés à Saint-Denis-du-Payré...

Terminons par cette autre belle surprise... Ce jeune écrivain parisien, par la force de ce qu'il est, par la magie de son blog partagé, a favorisé le retour d'un autre auteur local, François Bon, qui a redécouvert Saint-Michel par ses yeux.

Ces moments de réflexion, d'apprentissage de l'écriture resteront dans nos mémoires comme de beaux souvenirs, grâce à la nature d'Antonin Crenn, un auteur très généreux. Nous sommes enchantés d'avoir contribué à ces belles rencontres, ces instants de partage avec un créateur et nous avons hâte de découvrir son livre *Les présents* qui sera, à n'en pas douter, le premier d'une brillante série d'ouvrages.

*Brigitte Hybert**

*Pierre-Guy Perrier**

* Brigitte Hybert est Présidente de la Communauté de communes Sud Vendée Littoral.


* Pierre-Guy Perrier est Maire de la Ville de Luçon.

La résidence d'auteur est une action portée par la Communauté de communes Sud Vendée Littoral et la Ville de Luçon avec le soutien de la DRAC des Pays-de-la-Loire, le Conseil régional des Pays-de-la-Loire et le Conseil départemental de la Vendée.

L'organisation du Programme Littérature Jeunesse est confiée au Pôle Lecture publique intercommunal (Médiathèques Sud Vendée Littoral).



Imprimé en septembre 2019 par l'imprimerie LIO à Luçon.
Dépôt légal : septembre 2019.



Avant de partir en résidence, j'écrivais : « je ne connais pas Luçon ». Puis, j'ai passé deux mois à Luçon et ses environs, au printemps 2019. J'ai consigné mes impressions presque quotidiennement sur mon blog. Ce livre est le recueil des billets parus pendant ma résidence. Avant de partir à Luçon, je ne connaissais pas François Bon. C'est seulement une fois que j'ai commencé à y résider que nous avons débuté cette correspondance, parce que ce lieu, et d'autres alentour, sont des lieux importants pour lui...

et le thème de travail de ma résidence, c'est précisément : le lieu.